58e ANNEE (6e SÉRIE) N° 10 4 MARS 1948

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Fondé en 1879 par Mgr F. PERRIOT

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : **R. DESVOYES**

Toutes les lettres doivent être adressées à : Monsieur le Directeur de L'AMI DU CLERGE, à Langres (Haute-Marne)

Chèques postaux : Nancy 21.88

PRIX DES ABONNEMENTS :

FRANCE et UNION FRANÇAISE

Doctrine seule . . . . 200 fr.
Doctrine et Prédication . . . . 300 fr.

ETRANGER

Voir les conditions détaillées à la 1re page des couvertures de Janvier.

On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du 1er *Janvier* de l'année en cours.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, PARIS-8e.

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues ». — I. L'agriculture aux U. S. A. et en U. R. S. S., 145. — II. L'agriculture en France, 148. — III. A la recherche du pain quotidien, 149. — IV. La philosophie de guerre du maréchal Montgomery, 151. — V. Pearl Harbor, le 7 décembre 1941, 151. — VI. Mac-Arthur au Japon, 153. — VII. La Russie à la recherche de l'homme nouveau, 154. — VIII. Le chrétien devant les progrès de la science, 156. — IX. Brèves indications d'importants articles, 158.

Questions de Science ecclésiastique. — Une jeune fille fait vœu d'entrer en religion si son frère est guéri. Elle n'accomplit pas ce vœu ; mort du frère. Il y a des obstacles à l'entrée en religion. Y a-t-il vrai vœu ? Si oui, peut-il être annulé ? et comment ? 158.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : G. Jorré, P. George, 159 ; P. Fernessole, 160.

PREDICATION

Dominicales liturgiques. — XIII. *2e Dimanche après Pâques :* Le royaume du Bon Pasteur, 65.

Instructions sur les Epîtres du Dimanche. — XII. *2e Dim. après Pâques :* Rester auprès du Bon Pasteur, 67.

Plans d'instructions sur le Credo. — VII *(suite).* Je crois en Dieu : preuves de l'existence de Dieu, 68.

Pour une retraite à de grandes jeunes filles. — V. Le renoncement dans le mariage, 69.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XXXIII. Prédication à Ephèse, 71.

Varia. — *En lisant,* 72 ; — *Sylva rerum...,* 72.

PETIT COURRIER

Q. — L'*Ami du Clergé* pourrait-il indiquer des fascicules ou feuilles que l'on pourrait distribuer chaque dimanche aux fidèles et leur donnant en français les prières liturgiques de toute la messe ?

R. — Voyez, encore une fois, entre plusieurs autres, les *Feuillets liturgiques* de Cypressat (Gironde), — ou ceux de l'abbaye de Hautecombe (Savoie).

Q. — Pour donner des allocutions lors de services funèbres, l'*Ami* pourrait-il indiquer quelques livres à consulter ou même donner quelques notes ?

R. — Voyez Henri Michaud, *Funérailles chrétiennes*, Spes, 1947.

Q. — On lit dans le grand Larousse cette citation de Bossuet : « Quand notre conscience nous reproche le mal que nous avons fait, cela s'appelle *syndérèse* ou remords de conscience. » L'*Ami* ou quelques-uns de ses lecteurs pourrait-il me dire d'où est tirée cette citation sans référence ?

R. — Remis à la science d'un lecteur assidu de Bossuet.

Q. — Au sujet de l'*Histoire de l'Eglise* par le P. A.-M. Jacquin, O. P., professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), 2 volumes parus (chez Desclée de Brouwer), je serais heureux d'apprendre si des volumes suivants ont paru, ou sont en perspective ?

R. — Le R. P. Jacquin travaille, croyons-nous, à la publication d'un 3e vol. Dès que cet ouvrage sera paru nous le signalerons.

Q. — Où pourrait-on se procurer un fascicule contenant uniquement la bénédiction des Saintes Huiles, au Jeudi Saint ?

R. — Je ne pense pas qu'il y ait une édition spéciale, séparée de celle de l'office du Jeudi Saint, ou de l'ensemble de la Semaine Sainte. — Voyez plutôt un *Paroissien* ou *Missel*, complet.

Q. — Auriez-vous la bonté de me renseigner sur la liste des nouvelles fêtes introduites dans le Bréviaire depuis 1924 ; — ou de me dire où je pourrais trouver ces renseignements ?

R. — Il faudrait feuilleter la collection des *Acta Apostolicæ Sedis*, depuis cette date, ou comparer deux éditions du Bréviaire 1924 et 1947. Vous remarqueriez entre autres : *Janvier* : S. Jean Bosco (31), *Février* : S. Gabriel dell'Addolorata (27), — *Avril* : S. Pierre Canisius (27), — *Mai* : S. Robert Bellarmin (13), — *Juin*, S. Antoine de Padoue (Docteur, 13), — *Août* : S. Jean-Marie Vianney (9), S. Jean Eudes (19), — *Septembre* : Martyrs de Septembre (2) [pour la France], — *Octobre* : Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus (3), S. Jean Leonardi (9) [puis, pour la France, changement de classe pour S. Denys et ses compagnons], Maternité de la Ste Vierge (11), Ste Marguerite-Marie (17), Christ-Roi (dernier dimanche), — *Novembre* : S. Albert le Grand (15), S. Jean de la Croix (déclaré Docteur, 24).

Ajoutez des changements de rite ou de classe : Sacré-Cœur, Précieux-Sang... Mais cela ne vaut que pour l'Eglise universelle (ou, dans quelques cas, pour la France), non pour les fêtes accordées à tel diocèse ou à telle Congrégation.

Consultez les Tables générales de l'*Ami*, ou celles de chaque année : « Actes du Saint-Siège ».

Q. — On demande à l'*Ami du Clergé* si on peut trouver parmi les Saints ou Bienheureux un patron des « footballeurs », ce qui permettrait de rassembler ces joueurs pour messe patronale.

R. — Tant qu'il n'y aura pas un « sportif » canonisé, la dévotion envers tel ou tel « Patron » présentera toujours un caractère un peu subjectif. Cependant on pourrait penser à un *S. Jean Bosco*, très sportif dans sa jeunesse, et protecteur des jeunes gens... Et si quelqu'un a d'autres suggestions...

Q. — Connaissez-vous quelque chose sur sainte Yolaine ?

R. — Sainte Yolaine, vierge martyre (au IVe siècle), fête le 17 janvier. Compagne de Ste Benoîte (ou Bénédicte), martyrisées à Origny (diocèse de Soissons, où il y eut une célèbre abbaye de Ste Benoîte d'Origny). Ste Yolaine était honorée à Pleine-Selve (arr. de St-Quentin). Notice dans Dom Baudot, *Dict. d'Hagiographie*, p. 657. (Ste Bénédicte est au Martyrologe romain, le 8 octobre).

Q. — Où pourrais-je trouver une *biographie de S. Médard*, dont la fête arrive le 8 juin ?

R. — Sur *S. Médard*, pas d'ouvrages récents. Voyez, si vous pouvez les trouver, les *Acta Sanctorum*, t. II junii, p. 72-104 ; — Léon Lefébure, *S. Médard*, in-12 de 37 p., Paris, 1864 ; — Léon Maître, *Le culte de S. Médard dans le diocèse de Nantes et dans l'Ouest*, dans les *Annales de Bretagne* (1900, p. 293-298) : l'auteur y montre l'identité de S. Médard et de S. Mars ; — M. Chaume, *Les comtes de de Dijon de la seconde race. Etudes sur la translation des reliques de S. Médard de Soissons à Dijon, en l'an 901*, dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon* (t. II, 1923, p. 27-65) : critique des textes hagiographiques qui ont transmis le récit de cet événement ; — Hanon de Louvet, *Histoire de la ville de Jodoigne*, 2 vol. in-8, chez Duculot, à Gembloux (Belgique), 1941 : une partie de cet ouvrage a trait à l'histoire et au culte de S. Médard (voir c. r. dans *Analecta Bollandiana*, 1943).

LES ILLUSTRES POUR ENFANTS

Demandez l'affiche très opportune que vient d'éditer la revue « *Livres et Lectures* », 184, avenue de Verdun, Issy (Seine). C. C. P. 5155.51 Paris ; franco : 25 fr.

Les Illustrés sont classés selon leur valeur *éducative* et *morale* ; pour ceux qui sont recommandés ou conseillés, on indique l'éditeur, les destinataires et le prix d'abonnement.

Cette Affiche sera très bien placée aux portes d'églises, salles d'œuvres, bibliothèques... Elle rendra service à nos confrères qui nous demandent souvent des renseignements.

Jean LHOSTE. — **Ce qu'il faut savoir des plantes cultivées et de leurs ennemis.** *La pratique des soins à donner au potager, au verger, et aux grandes cultures.* — Deux vol. in-12, ensemble, 764 p. : t. I, *A-D*, 101 fig., 5 pl. en couleurs ; t. II, *E-Z*, 104 fig., 3 pl. en couleurs (Collection « Savoir en Histoire naturelle », t. XIX et XX), 530 fr. les 2 vol. — Lechevalier, 12, rue de Tournon, Paris-6e.

Se fait-on, dans le public, une idée suffisante des dommages causés aux récoltes par les maladies et les insectes ? Rien que pour ces derniers, on les chiffre annuellement, pour les Etats-Unis, à deux milliards de dollars, somme qui nous paraîtrait presque astronomique, traduite en francs actuels. On a calculé que le hanneton et sa larve, le ver blanc, occasionnent chaque année à la France une perte de 50 à 200 millions de dollars ; que le phylloxera lui a coûté, en cinquante ans, 6 milliards de dollars. Pour les autres insectes destructeurs, pour les maladies cryptogamiques, on est arrivé à des chiffres non moins impressionnants.

C'est que, depuis un demi-siècle, la menace des insectes et des ennemis de nos récoltes en général, est devenue de plus en plus redoutable, en conséquence des bouleversements apportés par l'homme dans l'ordre de la nature, des moyens de communication multipliés, du développement des cultures intensives.

La lutte sans merci contre ces ennemis, nouvelle plaie d'Egypte, moins spectaculaire que les anciennes, est devenue une nécessité inéluctable. C'est ce que l'on ne sait pas encore assez dans le public, même dans le public spécialement intéressé à ces questions vitales.

Aussi voudrions-nous voir les deux volumes de M. Lhoste entre les mains de tous les agriculteurs, horticulteurs et arboriculteurs. Il contient tout ce qu'il leur faut savoir sur les ennemis et les maladies de leurs cultures, sur les traitements les plus appropriés et les plus pratiques, sur les produits à employer et sur leurs modes d'emploi. Dans un seul et même ordre alphabétique, relié par tout un réseau de références, on y trouve mentionnés les arbres et les plantes, les animaux nuisibles et les maladies, les produits et les traitements.

Si bien que l'on aura là, en quelques pages, tout l'essentiel de gros ouvrages devenus introuvables, ceux d'Arnaud, de Balachowsky et Mesnil par exemple.

Et ce n'est pas de notre part une simple formule de complaisance pour l'auteur et l'éditeur, si nous disons que ce riche ensemble de renseignements s'impose à l'attention de quiconque cultive, en grand ou en petit, légumes, céréales, ou arbres fruitiers. C'est rendre un immense service à tous ces travailleurs de la terre que de leur indiquer, et c'est aussi rendre service à la société toute entière, soumise à la dure loi du *primum vivere*.

R.-Ch. GUILLIOT. — **Ce qu'il faut savoir des Plantes médicinales.** (Collection « Savoir en Histoire naturelle », t. XXI. — In-12 de 128 p., 32 planches en couleurs (aquarelles de F. PORCHET) représentant

173 espèces, 300 f. — Lechevalier, 12, rue de Tournon, Paris-6e.

Ce qui rendra ce petit volume précieux pour le public, ce sont ses planches en couleurs. Toutes les plantes dont il est question dans le texte y sont figurées, en proportions très réduites, il est vrai, mais bien reconnaissables. De plus à côté de ces figures, quelques mots indiquent les propriétés essentielles de la plante et la partie à récolter.

Quant au texte de 128 p. il est succinct, mais donne pour chaque espèce d'emploi courant les noms botaniques, la famille, les dates de floraison, les stations préférées, les propriétés principales et la date de la récolte.

Mgr A. POMETTA. — **Lezioni di Pastorale,** 1re série. Grand in-8 de 36 p. — **Pedagogia cristiana.** In-12 de 28 p. — Chez l'auteur, 16, via P. Regazsoni, Lugano (Suisse).

Ces deux opuscules dactylographiés paraissent être le résumé de leçons données par l'auteur à des séminaristes ou de conférences à des prêtres. Le premier indique les grands principes qui doivent régir l'activité sacerdotale : délicatesse de conscience, pureté d'intention, respect des choses sacrées, zèle pour le salut des âmes, dévotion à l'Eucharistie, à la sainte Humanité de Jésus, au St-Esprit, à la Ste Vierge et à S. Joseph. Les prêtres y trouveront la matière de salutaires examens de conscience.

C'est également un exposé de principes qui est consacré à la pédagogie chrétienne. Celle-ci, prenant l'homme tel qu'il est, doit tenir compte de sa fin surnaturelle, ce qui exclut le laïcisme. Elle s'appuiera sur la recherche de la maîtrise de soi, la prière, la réception des sacrements, ce qui ne l'empêchera pas d'exceller dans l'enseignement des choses profanes, comme le montrent les écoles fondées par des saints, tels S. J.-B. de la Salle, don Bosco, S. Joseph Calasanz ou se trouvant sous la direction d'Instituts religieux comme les Ursulines et tant d'autres.

La Liturgie des funérailles. — Livret de 48 p. in-16, 22 f., franco 27 f. Réductions habituelles sur quantités. — Editions « Feuillets liturgiques », Abbaye d'Hautecombe (Savoie).

Ces « Feuillets liturgiques » paraissent depuis fin 1946. Ils comportent des introductions très succinctes qui donnent le sens de chaque morceau et des traductions dans un langage à la fois vivant et fidèle au texte latin symétriquement aligné en regard. Le format en est commode, la présentation claire, avec une impression en noir et rouge. Ils offrent donc aux fidèles la possibilité de suivre les offices liturgiques, et aux prêtres celle de vivifier les offices sans abandonner la liturgie.

Au moment où les enseignements de l'encyclique *Mediator Dei* commencent à atteindre les fidèles, cette publication est vraiment opportune : elle favorisera la mise en pratique des directives du Souverain Pontife.

Abbé GOENS. — **Trouvailles catéchistiques.** — In-8 de 28 p. — Bonne Presse du Midi, Vaison-la-Romaine (Vaucluse).

« Trouvailles », en effet, que ces « tests » qui, au moyen de quelques mots écrits par les enfants du catéchisme, permettent de vérifier le degré d'instruction religieuse de ceux-ci et la manière dont ils savent leurs leçons. D'autres procédés, non moins simples et non moins ingénieux, servent à dresser le plan des œuvres d'enfants dans une paroisse. Un seul prêtre se voit enseigner la manière d'assumer la responsabilité de tous les catéchismes de garçon ou de filles dans une paroisse de ville ; de judicieux conseils lui sont donnés quant à l'utilisation des concours laïques et l'installation matérielle. Ces indications ont le mérite d'avoir subi avec succès l'épreuve de la mise en pratique ; on les expérimentera ailleurs aussi utilement.

Vient de paraître

Pour animer vos Causeries de Carême

TROIS FILMS-FIXES

LA SEMAINE SAINTE

illustration vivante de l'album « FETES ET SAISONS » édité par le Centre de Pastorale Liturgique.

Jusqu'au 24 mars : la série, 515 f.; l'album, 25 f.

Editions du Berger

4, rue Cassette, PARIS-VIe

Les commandes d'albums par quantités doivent être adressées à « FETES ET SAISONS »

29, Bd de la Tour-Maubourg PARIS-VIIe

Si vous écoutez les mauvais conseils, vous perdrez votre capital.

Rappelez vous que si vous ne souscrivez pas à l'Emprunt libératoire avant le 13 Mars

pour une somme au moins égale aux deux tiers du prélèvement exceptionnel auquel vous êtes assujetti

vous aurez à payer comme impôt la totalité du prélèvement

27

CINÉMAS MUETS 9 mm 5 PARLANTS 16 mm

Locations de Films

Projections Fixes :

APPAREILS et FILMS

Ets NICAISE-EPERNAY

MANUFACTURE POUSSIELGUE - RUSAND

Orfèvrerie - Bronzes - Chasublerie

3, Rue Cassette - PARIS

DECORS DE THEATRES

Joseph LINTANF, Lannion (C.D.N.)

Prix sur demande avec timbre

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*, 4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

HARMONIUMS NEUFS ET D'OCCASION EN TOUTES MARQUES

Achat - Echange - Location

PIANOS « LABROUSSE »

33, Rue de Rivoli - Paris (4e)
43, Boulevard des Batignolles - Paris (8e)
221, Faubourg Saint-Honoré - Paris (8e)

PAR RETOUR DU COURRIER...

LE BUREAU DE PRESSE CATHOLIQUE

(LIBRAIRIE NOTRE-DAME-DE-SALUT)

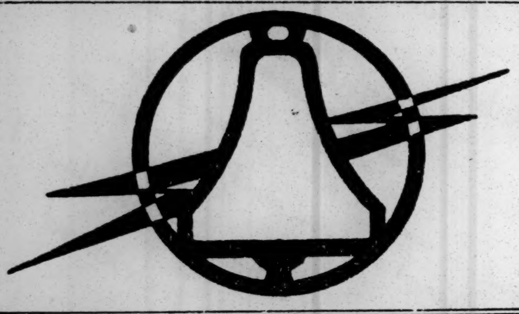
90, Rue St-Dominique — PARIS (7e)

(INVALIDES 41-52)

se charge d'exécuter dans la mesure du possible toutes les commandes de librairie qui lui sont adressées. Règlement après réception.

Créé par l'Association Notre-Dame de Salut, qui travaille par toutes les formes d'apostolat d'actualité à la restauration chrétienne de la France et qui vient d'entrer dans sa 75e année d'existence, le BUREAU DE PRESSE CATHOLIQUE, en sommeil depuis la guerre, reprend sa tâche de diffuser par tous les moyens possibles, le *livre catholique*, tant en France qu'à l'extérieur.

Connaissant les difficultés qu'éprouvent, notamment, les prêtres de province, Congrégations, Missions, etc., à se procurer les ouvrages qu'ils désirent, le BUREAU DE PRESSE CATHOLIQUE a décidé, pour remédier à cet état de choses, d'organiser un *SERVICE SPECIAL DE VENTE DIRECTE* de toute la librairie religieuse et générale. Aidez-le et faites-lui confiance. Merci.



Sonneries Electriques de CLOCHES

BACH - METZ

Agence technique pour le Centre :

A. BACH fils, Ingénieur

21, Av. A.-Briand

Clermont-Fd.-Chamalières

(Puy-de-Dôme)

Améliorons le sort des prostatiques

Un prostatique qui fait usage des Dragées de Magnogène et des Suppo-Magnogène aux sels halogénés de magnésium voit généralement son sort s'améliorer. Ses troubles locaux, envies fréquentes et impérieuses, brûlures, élancements, rétention, etc., s'atténuent de plus en plus, cependant que son état général s'améliore. A la fatigue succède une agréable sensation de bien-être. Chez les opérés également, les Dragées de Magnogène favorisent le relèvement des forces avec meilleur fonctionnement de la vessie. Toutes pharmacies. Visa no 1077 P. 7767.

FILMS-FIXES

de toutes les éditions

PROJECTEURS

de toutes les marques

à la

Filmathèque St-François

Xavier COTTIN

33, rue Auguste Comte, 33

LYON

Catalogues sur demande

A VENDRE :

HARMONIUM « ALEXANDRE »

4 Jeux 1/2. Transpositeur. Etat neuf.

JONET, 3 Sq. Patenne, *Paris*-20e

EQUIPEMENT ELECTRIQUE DES CLOCHES

J. MINET, Constructeur

11, Rue Palluat de Besset

SAINT-ETIENNE (Loire)

Nombreuses Références :

Suisse, Hollande, Luxembourg France

RAPPELEZ les DATES de

Premières Communions

ou

Ordinations

en offrant une image des Abbayes Bénédictines de

ERMETON
MAREDRET
ROCHEFORT

EN VENTE

chez votre LIBRAIRE habituel

LOURDES

PELERINS, assurez-vous un BON HOTEL au meilleur prix. Avant. spéc. pour groupes. Rts grat. *Bureau Bernadette.* OFFICE DE LOGEMENT DES PELERINS, 25, Champ-Commun, Lourdes.

VENTE et LOCATION

PROJECTEURS & FILMS

8 mm, 9 mm 5 et 16 mm et fixes

(muets-parlants censurés)

Abbé P. CEZAT

à BRUGES (Gironde)

58e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 10 4 MARS 1948

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. L'agriculture aux U. S. A. et en U. R. S. S. — II. L'agriculture en France. — III. A la recherche du pain quotidien. — IV. La philosophie de guerre du maréchal Montgomery. — V. Pearl Harbor, le 7 décembre 1941. — VI. Mac-Arthur au Japon. — VII. La Russie à la recherche de l'homme nouveau. — VIII. Le chrétien devant les progrès de la science. — IX. Brèves indications d'importants articles.

I

L'agriculture va-t-elle continuer à nourrir normalement le genre humain ? Sera-t-elle fidèle à sa mission millénaire ? L'histoire nous parle des famines d'autrefois. Nous n'aurions jamais cru que notre temps en ressentirait les atteintes. Et pourtant, chaque jour, en se mettant à table, et en contemplant la maigre tranche de pain noirâtre et insipide qui lui est péniblement allouée, le Français moyen se demande comment on a pu en arriver là, après les années si récentes où l'on brûlait le blé dans les locomotives, parce qu'on ne trouvait pas à le vendre. Ceci serait-il châtiment de cela ?

Quoi qu'il en soit et en attendant des jours meilleurs, c'est vers les pays grands producteurs de blé que nos yeux se portent, et spécialement vers les U. S. A. et l'U. R. S. S.

Dans *Hommes et Mondes* de janvier 1948, Jean Engelhard traite ce vaste sujet, sous le titre : *Agricultures américaine et soviétique.*

Il démolit, dans cet article, certains de nos préjugés les plus tenaces :

« L'Amérique, écrit-il, n'est pas telle qu'on veut nous la faire connaître. Alors qu'elle est en évolution foudroyante, les uns nous la décrivent d'après des ouvrages datant de vingt années, et les autres demeurent hypnotisés par les « usines à blé », survivance d'une période coloniale révolue, sauf en quelques points. »

De fait, nous nous représentons l'Amérique comme adonnée à la culture de vaste amplitude : champs d'un seul tenant de 10 à 20.000 ha, que l'on vient labourer au tracteur et semer, durant un mois, et que l'on moissonne, huit mois plus tard, à l'aide de machines puissantes, qui coupent le blé, le battent, le mettent en sac séance tenante et sur le terrain même.

La réalité d'aujourd'hui est assez différente. Sans doute, il existe encore environ 60.000 de ces immenses exploitations, mais ce ne sont pas toutes des fermes à blé, car beaucoup sont des *ranches* d'élevage. Et en regard de ces immensités, on compte actuellement 6 millions de fermes familiales, avec une superficie moyenne de 70 ha, dont 36 % en culture.

Que s'est-il donc produit ? Pourquoi le morcellement relatif que l'on vient de dire ?

Jetons un coup d'œil rapide sur l'histoire de l'agriculture aux U. S. A.

Il y a environ 300 ans, la terre américaine est encore vierge. Les colons arrivent les uns après les autres, par la côte atlantique. Ils se taillent un domaine dans la brousse et défrichent lentement le territoire qui leur est échu. Aucun parti-pris. Tout relève de l'initiative et du travail personnel. Le métier est dur, mais on se trouve en face d'un monde incroyablement vaste et riche. L'agriculture écoule facilement ses produits, car elle a, sur place, une clientèle abondante et douée de gros appétit. Les immigrants, qui affluent en Amérique, sans arrêt, jusqu'aux environs de 1914, ne sont pas portés pour la plupart aux travaux des champs. Ils font de l'industrie ou du commerce. L'agriculture américaine manque constamment de main d'œuvre. La désertion des campagnes s'y exerce comme en Europe. Ainsi, en 1940, il y avait encore 30 millions de personnes aux champs, sur 131 millions d'habitants. Mais en 1947, il n'y en a plus que 26 millions, soit 16 % de la population totale au lieu de 23 %.

Par bonheur, l'Américain a la passion de la mécanique. Aux bras manquants, il supplée par la machine. Dès 1835, Cyrus Hall Mac-Cormick construit sa première moissonneuse. Elle est perfectionnée vers la fin de la Guerre de Sécession, 30 ans plus tard, et elle aide à la victoire du Nord, en libérant les paysans du travail saisonnier, alors que dans le Sud, on s'est attardé à une autre solution : la main d'œuvre esclave.

Vers 1863, dans l'Utah — Far-West — où, à partir de 1848, se sont établis les étranges Mormons, protestants polygames, on a fait une curieuse expérience. Comme on manquait d'eau, on a irrigué les *settlements* avec des eaux salées. Toutes les récoltes ont péri. Désespérés, les colons défrichent en hâte un aride plateau couvert d'armoises et y risquent leurs dernières graines. A leur grande joie, la récolte est bonne. Ce fut la naissance de ce qu'on appelle le *dry farming*, c'est-à-dire la culture en pays sec. Des régions subdésertiques sont mises en valeur. Des cultures sont créées en des zones où il ne tombe qu'à peine 300 millimètres d'eau par an et où ni bêtes ni gens ne peuvent habiter en permanence, faute d'eau pour s'abreuver. Naturellement, toutes les cultures n'y sont pas réalisables. Nos assolements de France, il n'en est pas question. On produit céréales sur céréales. On ne peut pas même cultiver tous les ans

le même terrain. Il faut emmagasiner les pluies de deux années dans le sol, au moyen d'un système ingénieux de préservation de l'humidité. On arrive à avoir de la végétation durant 4 mois sur 24. Le rendement reste faible : 8 quintaux de blé, par ha, tous les deux ans, soit 4 par an. Mais les terres sont neuves, ne demandent pas d'engrais, et grâce au machinisme, on peut en retourner d'immenses surfaces. On a imaginé de remplacer la moissonneuse par l'épieuse, puis par la « combinée », qui ne prend que l'épi et le bat en même temps. Toute la paille reste sur le terrain. On y met le feu et c'est la cendre qui fume le terrain et qui le protège contre l'excès d'aridité. La terre sèche, imprégnée de cendre, et réduite en poussière, se nomme le *mulch*. Elle fait écran pour protéger l'humidité du sol.

Tout cela se complète par le tracteur à chenille ou *caterpillar*, pour le labourage.

Mais la nature violentée finit par se révolter. Vers 1920 apparaît le *dust storm :* la tempête de poussière. C'est que les plaines ont été trop dénudées, les champs sont trop vastes et trop secs. Rien n'y arrête le vent. Il balaie la terre ameublie, soulève des nuages de poussière, résultat d'une érosion formidable. Le sol se trouve oxydé, brûlé, épuisé. Ce n'est plus qu'un sable minéral et stérile. Les pluies se raréfient encore et quand elles tombent, ce sont des averses torrentielles, qui achèvent d'emporter la terre arable ; la roche affleure partout ; les sources reculent ; les rivières s'ensablent, les inondations prennent la proportion de catastrophes.

« A l'époque où Franklin D. Roosevelt accède au pouvoir (1932), « le continent américain fondait comme un morceau de sucre ». Les dégâts s'étendent à quelque 300 millions d'ha, et pour 30 millions environ la fertilité est détruite. »

C'est alors que se révèle le tempérament américain, avec sa puissance d'initiative, sa volonté de combat, son ressort prodigieux. Dès 1937, est institué le *Soil Conservation Service :* Service de préservation du sol. Les fermiers et les *ranchers* (éleveurs), éclairés et guidés par des techniciens, se groupent en 1800 coopératives. On renverse la vapeur, on abandonne les pratiques d'antan, on adopte des méthodes nouvelles, plus scientifiques et plus conformes à la nature. On pose même le principe excessif que « les civilisations naissent et meurent par la charrue ». Au surplus, la population agricole des Etats-Unis n'est pas une paysannerie traditionnelle, et plus ou moins enroutinée. Beaucoup de ces chefs d'exploitation sont des jeunes, dont l'âge moyen est 25 ans. Sans leurs radios, leurs agents techniques, ils ne sauraient souvent que faire. Heureusement, il y a une politique agricole intelligente au gouvernement. Les jeunes fermiers savent joindre l'énergie personnelle et le travail intensif à la discipline. La mécanisation poursuit ses progrès étonnants. On compte 2.150.000 tracteurs, soit une entreprise motorisée sur 3. La puissance moyenne utile est de 17 CV ; 83 % des appareils sont sur roues et presque tous sur pneus. On vise actuellement à motoriser les petites fermes, au moyen d'un *baby tractor* de 8 CV, et l'on compte arriver à 3 millions de tracteurs en 1950.

Pour arrêter les progrès menaçants de l'érosion, le *Soil Conservation Service* recommande le travail du sol en contour, selon les courbes de niveau, dans le sens perpendiculaire à l'écoulement des eaux ; en outre, la construction de terrasses ou gradins, analogues à ceux de notre Vivarais ; le boisement et la plantation de vergers ; le clôturage des champs ; la pratique assidue de l'assolement ou alternance des cultures ; la fumure organique, pour remplacer les engrais chimiques dont on avait abusé. Mais pour avoir du fumier, il faut du bétail, et pour avoir du bétail, créer des herbages, ce qui est possible sur les bords des cours d'eau.

L'agriculture américaine est donc en train de changer de physionomie du tout au tout. La ferme, qui ne produisait que du blé ou du maïs, donne maintenant, en outre du fourrage, des pommes de terre, du soya, des pois ; on y élève en quantité des porcs et de la volaille, on y vend des œufs et du lait toujours trait à la machine. On garde la paille, pour la transformer en fumier, bien plus utile que la cendre des chaumes d'autrefois. Tout se manie à l'aide de chargeurs et d'épandeurs : *loaders* et *manure spreaders*. Les champs sont moins vastes que jadis. Ils ont pris de formes irrégulières, en raison des courbes de niveau. On y alterne les cultures. Mais l'érosion est vaincue et le fermier ne connaît plus les catastrophes découlant de la monoculture, les années où elle échoue.

Chose étrange, cette agriculture américaine, naguère si différente de la nôtre, ne cesse de se rapprocher des méthodes millénaires d'Europe.

« L'expérience la plus vaste de la *Tennesse Valley Authority* est concluante. Elle aboutit au principe de l'unité de la nature, faite d'éléments interdépendants (hommes, eaux, terre, herbes et arbres, qui en sont les cheveux protecteurs), la rupture d'équilibre provoquant le désastre. L'Amérique se rapproche de l'Occident (européen). Sa terre, hier désertique, prend en certains points l'aspect des campagnes anglaises et normandes, de ces région herbues, boisées, coupées de haies, peu propices aux évolutions des machines, mais dont Lloyd George a dit qu'elles étaient bénies, parce que leur fertilité se perpétue indéfiniment. »

En résumé, modifions profondément notre conception des procédés agricoles des U. S. A. Une seule chose demeure : il y a peu d'hommes et énormément de machines. Par ailleurs, les U. S. A. adoptent nos usages et s'en trouvent bien. Ce n'est pas le moment pour nous d'en changer, encore que nous ayons beaucoup à apprendre des fermiers Américains de 1948.

Pouvons-nous en dire autant des fermiers russes ?

« L'opinion française, mal informée, se divise en deux courants. Pour les uns, notre agriculture doit « s'américaniser » ; pour les autres, se « soviétiser ».

Pour trancher la question, il suffit de recourir aux faits.

La Russie est le pays de l'immensité. Les U. S. A. possèdent, sur 9.420.000 km², environ 430 millions d'hectares cultivables. La Russie, beaucoup plus vaste — 22.470.000 km² — n'a que 200 millions d'hectares cultivables en Europe, et beaucoup moins en Asie. Les U. S. A. équivalent à 17 fois la France, la Russie à 43 fois. Aux U. S. A. il y a 135 millions d'habitants, alors que le sol pourrait en nourrir de 300 à 350 millions. En Russie, il y a 180 millions d'habitants, mais le sol ne pourrait en nourrir plus de 250 à 300 millions.

Toutefois, les chiffres ne sont pas tout. C'est la qualité de l'homme qu'il faut voir : en Amérique, tout est initiative, individualisme, esprit d'indépendance, de liberté, d'énergie. En Russie, tout est passivité, nonchalance, obéissance souvent trompeuse et stérile.

Avec toutes ses immensités, la Russie n'en est pas moins obsédée par le problème de l'alimentation. Et comme la population s'accroît d'environ 3 millions de bouches par an,

« le problème de l'espace vital se pose pour l'U. R. S. S., comme il s'est posé pour l'Allemagne. Il est momentanément résolu par l'extension en Europe centrale et la mise en tutelle de greniers tels que la Hongrie et la Roumanie. Mais après ?... »

A la question ainsi posée, nous répondrions par cette autre : N'est-ce pas parce que cet « après » est angoissant pour la Russie, qu'elle s'efforce de retarder le plus possible une échéance aussi redoutable et de prolonger sans fin son occupation en Roumanie et en Hongrie ?

Comment en est-elle venue à cette détresse ?

Au temps des tsars, régnait un tel désordre que de 1895 à 1901 la famine se faisait sentir, alors que l'exportation des blés se poursuivait. Survint la Révolution communiste. Dès 1918, Lénine proclame : « Nous sommes ramenés à la tâche primordiale de toutes les civilisations humaines : combattre la famine. » On exproprie les grands propriétaires, on distribue des terres. On réquisitionne, parce que le paysan cache ses produits. En 1919, on compte sur 280 millions de pouds [1] de blé, mais il n'en rentre que 107. En 1920, on espère, 319, on en obtient 180. En 1921, le communisme a conduit la nation au plus bas. La consommation de pain tombe dans les villes de 14 pouds par an à 8. Pétrograd en manque totalement. Et comment soumettre les ruraux à la volonté des citadins qui commandent ? Les terriens de l'armée rouge mettent la crosse en l'air, quand on veut leur faire réprimer « les actes de banditisme » des campagnes. On compte alors 127 millions d'habitants à la campagne contre 38 dans les villes, soit près de 80 % de ruraux ! Lénine a compris. On a vu que c'est justement la date où, en Amérique, on « renverse la vapeur ». C'est ce que va faire aussi Lénine, mais dans un sens tout autre. En Amérique, il s'agissait d'arrêter l'érosion. En Russie, il faut assouplir le communisme.

Le décret du 8 août 1921, rompant avec la doctrine, institue la N. E. P. Il dénationalise certains biens, les rend à leurs propriétaires. Vingt-cinq millions d'exploitations agricoles sont légalisées. On exigera des paysans l'impôt en nature ; le reste sera en vente libre. La monnaie est rétablie. Sans doute, en 1922, la sécheresse empêche que l'on sente déjà le résultat de la réforme, mais dès 1923, les denrées agricoles sont en baisse de 40 %, tandis que les produits industriels, fabriqués dans les trusts de l'Etat, sont en hausse de 60 %. Malgré cela, l'agriculture se développe, grâce surtout à ce type de paysans ressemblant le plus à ceux d'Amérique, les koulaks, pleins d'initiative, d'amour de l'argent, d'attachement à la propriété. Par contre, la masse paysanne russe, amorphe et paresseuse, s'aigrit contre les koulaks qui achètent les terres et condamnent les paresseux à la misère. Cette masse paysanne se révèle finalement mûre pour la collectivisation que leur propose l'Etat. C'est elle qui va alimenter le *sovkoz* et le *kolkhoz*. On lui promet une direction technique, des machines épargnant la peine. Dès 1930, 14 millions de paysans sur 26 sont ralliés aux exploitations collectives. Le gouvernement procède à la « dékoulakisation » en masse. Les koulaks sont spoliés. Dans leur rage, ils abattent leur bétail plutôt que de le livrer. Le nombre des chevaux tombe de 33,5 millions à 19,6, celui des bovins de 70,5 à 50,4. Les récalcitrants sont liquidés, envoyés en Sibérie,... ou dans l'autre monde !

« Officiellement, 100.000 victimes sont déclarées. Mais les gens se disant informés assurent qu'il faut multiplier par 10 ou par 30. »

On assiste alors à une nouvelle N. E. P., celle de Staline, assez différente de celle de Lénine. Sans doute le kolkhoz reste la règle pour les familles paysannes, mais on rend à chaque famille la propriété d'une maison et celle d'un petit domaine d'un ou deux hectares, avec une ou deux vaches, et vente libre des produits. D'autre part, le parti lance la mystique de la machine et procède à une certaine motorisation de la culture. Survient la guerre de 1939. Elle détruit 98.000 kolkhoz et 1000 sovkhoz, 7 millions de chevaux, 17 de bovins, 27 d'ovins, 20 de porcins, 137.000 tracteurs, 49.000 combinées. Quand la victoire arrive en 1945, il reste sur le papier 328.000 tracteurs, mais la plupart en mauvais état. Vite, on fait plan quinquennal, selon lequel, en 1950, on aura construit 750.000 tracteurs, dont 100.000 avant 1948. Le régime collectiviste se durcit, on freine l'extension de la propriété individuelle. La campagne de 1947, marquée de la sécheresse, a été très mauvaise. De grandes quantités de bétail ont été abattues. Le Comité central du parti communiste demande aux paysans de défricher, en deux ans, 12 millions d'hectares de terres incultes. On affirme péremptoirement qu'en 1950, la récolte de blé atteindra 127 millions de tonnes, qui feraient plus de 760 millions de pouds !

Pour obtenir ces résultats mirifiques, on compte sur l'organisation collectiviste. La terre, en Russie, mises à part les petites propriétés paysannes, appartient à l'Etat. La formule spécifiquement marxiste, est le *sovkhoz*. C'est une ferme d'Etat spécialisée comme une usine, et dans laquelle le paysan n'est qu'un simple salarié. Sans doute les dirigeants de la ferme sont désignés à l'élection, mais on sait à quel point cela est un trompe l'œil en Russie. Les candidats sont désignés par le parti et l'élection se fait à main levée, sous le regard des responsables politiques. Dans chaque entreprise, il y a en moyenne 7.000 hectares.

Le *kolkhoz* est moins étendu. Il comporte cependant en moyenne une centaine d'ouvriers dirigés militairement par des brigadiers, soumis à des pénalités, mais jouissant de cantines, de salles et de terrains de jeux, et, pour les célibataires, de dortoirs. En somme un kolkhoz ressemble étonnamment à une caserne. Il est à remarquer que le kolkhoz ne possède pas son outillage, qui est propriété d'Etat et est confié aux M. T. S., sociétés

[1] Le poud équivaut sensiblement au double-décalitre ou mesure de chez nous, un peu plus de 16 kilos.

spécialisées qui louent à forfait leurs services aux kolkhoz voisins.

Il y a en Russie un tracteur pour 418 ha, contre un pour 70 aux U. S. A. Les spécialistes des machines sont au nombre de 2 millions et ils se savent indispensables, d'où leurs exigences.

Si l'on compare les chiffre globaux de la population rurale dans les deux grands pays, on a 26 millions aux U. S. A contre 110 millions en Russie.

Avec tant de paysans, la Russie devrait être cultivée comme un jardin, par des méthodes de polyculture-élevage. Mais il paraît que ce serait « contre la ligne ». La doctrine du parti est d'enlever toute initiative au paysan, d'étendre la mécanisation, qui soumet l'agriculture à l'industrie, mais qui aboutit en fait, en Russie, à des rendements faibles et décroissants.

Cependant, aux dernières nouvelles, on semble s'en être aperçu en Russie et les sovkhoz sortiraient de leur stricte spécialisation pour pratiquer une certaine polyculture appuyée d'élevage.

En somme, la Russie, sur le terrain agricole, reste en retard de 25 ans sur les U. S. A. Les méthodes russes conviennent peut-être aux ex-moujiks du tsarisme, mais sont rejetées avec horreur par les ruraux américains. Il est sûr qu'elles ne vaudraient rien chez nous, tant elles sont contraires aux traditions individualistes de notre paysannerie. Au point de vue agronomique, la Russie commet de lourdes erreurs, celles-là même que commit l'Amérique, au début : gaspillage insensé des richesses naturelles.

Conclusion très juste de Jean Engelhard :

« Aussi, en raison de cette évolution logique (de l'Amérique vers nos méthodes à nous), ... la sagesse pour l'agriculture française serait de demeurer elle-même, sans négliger pour autant la recherche scientifique et une certaine mécanisation compatible avec l'intense production superficielle sans quoi la France ne saurait vivre. »

II

Ces dernières lignes nous invitent à jeter un coup d'œil attentif sur les problèmes concernant l'agriculture, dans notre propre pays. Les moins compétents des Français se demandent comment il peut se faire qu'en l'an de grâce 1948, trois ans après la fin de la guerre, la France, pays du blé et du bon pain, en soit réduite à une sorte de famine larvée ? Il y a évidemment quelque chose d'anormal dans cette situation. Mais où se trouve donc le défaut ? Il s'est tenu à Paris, du 17 au 22 novembre dernier, un Congrès de la C. G. A., qui a examiné la question sous tous ses aspects divers. Les journaux ne nous ont que très partiellement, et peut-être aussi très partialement, informés de ce qui s'y est dit et fait. La Revue *Travaux de l'Action populaire* (janvier 1948), sous le titre « *Y a-t-il crise à la C .G. A. ?* » nous expose sommairement les résultats du Congrès.

Rappelons d'abord ce qu'est la C. G. A. C'est un organisme global où sont représentées six grandes Fédérations paysannes, d'importance et d'effectifs inégaux : 1° la Fédération des Exploitants ; 2° celle des Techniciens de l'Agriculture ; 3° celle des Ouvriers agricoles ; 4° celle de la Coopération agricole ; 5° celle de la Mutualité agricole ; 6° celle du Crédit agricole.

A ces six fédérations, vient de s'en ajouter une 7e (dont on ne voit pas bien la raison d'être professionnelle) : celle des *Jeunes de la C. G. A.*

De toutes ces fédérations, la plus importante et la mieux organisée est la première : la *Fédération des exploitants*, qui groupe quelque deux millions de cultivateurs répartis en 90 fédérations départementales. Cette Fédération représente les vrais ruraux, les exploitants, ceux qui cultivent eux-mêmes le sol et qui ont la responsabilité de nourrir le pays. Si ses membres étaient unis, ils seraient évidemment tout puissants au sein de la C. G. A. Mais, là comme ailleurs, il y a des causes de désunion et de mésentente. En premier lieu, la politique s'est glissée dans les Syndicats agricoles, comme dans les autres.

On sait avec quelle persévérance diabolique le parti communiste s'est efforcé de « noyauter » toutes les organisations françaises. Sur les 90 fédérations départementales, il en est onze où dominent les communistes — 11 départements, tous situés au sud de la Loire : Alpes-Maritimes, Corrèze, Creuse, Haute - Garonne, Landes, Lot-et-Garonne, Lozère, Pyrénées-Orientales, Tarn-et-Garonne, Vaucluse, Haute-Vienne. Ce sont en général des pays de métayage et de culture pauvre. La tactique du parti communiste est sur ce point fort simple, toujours la même : exciter les « petits » contre les « gros ». L'hebdomadaire communiste *La Terre* écrivait, le 13 novembre, à la veille du Congrès :

« Notre agriculture forme, du fait de la diversité des sols, des climats, du degré d'évolution technique plus ou moins prononcée et des nécessaires spécialisations culturales, un tout extrêmement complexe où les contradictions sont fréquentes. Et c'est ainsi, par exemple, que le fermier breton, le petit exploitant du Massif Central, le métayer du sud-ouest ou le petit viticulteur méridional, n'ont pas nécessairement les mêmes conceptions sur la politique agricole à suivre que le gros agriculteur du Soissonnais ou l'emboucheur du pays d'Auge. »

Le représentant des communistes au Congrès, M. Rambaud, fit ressortir cette opposition, à plusieurs reprises, au cours des débats. Il fut vivement combattu par la majorité du Congrès. A l'entendre, il aurait fallu instituer un *prix différentiel* du blé selon les diverses régions et le vendre plus cher, partout où le rendement à l'hectare n'atteint pas 15 quintaux. Il prétendait aussi que, pour le lait, la viande, la répartition des engrais, machines agricoles et tracteurs, les départements gros producteurs de blé et de betteraves auraient été favorisés au détriment des autres. Le Congrès cependant se refusa à s'engager dans cette lutte trop évidemment de couleur politique et suspecte.

« Tous d'ailleurs savent parfaitement que les petites et moyennes entreprises, lorsqu'elles sont conçues d'une façon moderne, sont tout aussi capables d'atteindre de hauts rendements que les entreprises les plus importantes. Question d'équipement sans doute, mais plus encore de formation professionnelle. N'est-ce pas le département du Nord, pays par excellence d'exploitations familiales, qui arrive en tête des rendements français et même mondiaux, pour le blé ? En ce qui concerne les produits de qualité, comme les vins fins, les fruits, certains élevages sélectionnés, le miel ou les œufs, il est de notoriété publique que les exploitations familiales détiennent une supériorité incontestable, toutes choses égales d'ailleurs. »

Se voyant battus au Congrès, les communistes

ont laissé percer la menace d'un « éclatement du syndicalisme agricole ». Il se passera peut-être dans le domaine rural, ce que l'on a vu dans le monde ouvrier ; les éléments cégétistes communistes se sépareront des syndicats C. F. T. C. ou des syndicats autonomes, qui sont justement en voie de formation, parmi les ouvriers agricoles, et qui entendent se tenir sur le seul terrain professionnel.

Cette première cause de division du monde rural est donc en voie de réduction. Les communistes sont partout en minorité et tenus en respect.

Une seconde cause serait la rivalité entre les exploitants et les techniciens. Ces derniers ne sont pas tout, comme on pourrait le croire, des ingénieurs agronomes ni des gérants de grandes entreprises agricoles mais aussi des directeurs de coopératives ou de caisses mutuelles agricoles. On retrouve là une vieille querelle : celle des *Syndicats* et des *Coopératives*. Mais les Syndicats sont de beaucoup les plus nombreux. Ils ont vigoureusement défendu leur prééminence au sein de la C. G. A. Par la bouche de leur secrétaire général, M. Blondelle, ils ont revendiqué leurs coudées franches, leur rôle de direction en matière de politique agricole, leur affranchissement total de la politique.

« On a l'impression, a-t-il dit, que certains occupent des fonctions, parce qu'ils sont délégués de partis politiques. Il s'ensuit que l'organisation professionnelle est tiraillée en sens divers, et se trouve, la plupart du temps, vouée à l'impuissance et à la stérilité... *Le syndicalisme et la politique sont conjointement mêlés, à la rue Scribe.* »

Naturellement, ces paroles suscitèrent de vives réactions, du côté communiste, mais les conclusions de M. Blondelle furent finalement adoptées à une large majorité.

Quelles étaient donc ces conclusions ?

1° Une séparation nette des rôles respectifs de la C. G. A., organe de contact avec les pouvoirs publics, et de la Fédération générale des Exploitants, seule qualifiée pour exprimer les désirs et les besoins de la paysannerie française ; 2° transfert à la Fédération des services nécessaires à son fonctionnement, par la réduction à un simple secrétariat central des services de la C. G. A. ; 3° possibilité pour le président de la Fédération des exploitants d'exercer l'autorité que les statuts lui reconnaissent ; 4° réorganisation du service de propagande et retrait aux directions privées de la *Libération paysanne*, qui doit devenir l'organe de la C. G. A.

La paix n'est pas encore faite cependant au sein du monde paysan. Il y a fortement à lutter pour arracher la paysannerie aux ambitions démagogiques de gauche.

Toutefois, ce ne sont pas ces divisions qui ont empêché nos paysans de produire autant qu'il aurait été nécessaire pour ravitailler le pays et le libérer des apports de l'étranger, à la fois nécessaires et ruineux.

Où est donc la faute ? En 1947, la sécheresse exceptionnelle, et nul n'en peut être rendu responsable. Mais nos gouvernements n'ont pas non plus une conscience parfaitement nette :

« Chacun sait, dit M. N. Drogat, auteur de l'article que nous résumons ici, que de lourdes erreurs ont été commises, depuis la Libération, dans le domaine de la politique agricole. La préférence donnée aux problèmes industriels et au rééquipement de nos usines s'est faite trop souvent aux dépens de l'agriculture, qui n'a pas pu bénéficier des contingents nécessaires à son relèvement. Aujourd'hui encore, le budget attribué à l'agriculture représente moins de 1 % du budget total, et l'on est obligé de constater que si la production agricole française, en 1947, a fourni au pays pour 600 milliards de denrées, les agriculteurs n'ont reçu, dans le même temps, que 100 milliards de produits, dont 14 % du ciment et 5 % des contingents de fer accordés pour l'ensemble du pays. »

N'est-il pas évident que l'on a fait fausse route ? Certes, il ne peut être question d'amoindrir l'activité industrielle du pays. Mais, dans ce domaine, il est trop clair que nous ne pouvons lutter avec des pays mieux placés que le nôtre, au point de vue du charbon ou du pétrole. La France demeure, pour une large part, un pays agricole. Et le premier soin des gouvernants est de procurer la nourriture à un peuple depuis trop longtemps sous-alimenté. Il est donc temps d'instaurer une politique agricole vigoureuse et persévérante. Il faut que la désertion des campagnes soit enrayée, que les terres abandonnées — et il y en a — soit remises en valeur. Il faut pousser une jeunesse entreprenante, patriote, vers l'agriculture moderne, mécanisée sans excès, mais intelligemment, de façon à permettre un renouveau de notre agriculture, sans perdre le fruit de notre expérience paysanne et de nos vertus ancestrales de ruraux. Mais tout cela exige un plan précis et large, faisant leur place aux facteurs spirituels et moraux, sans négliger les intérêts économiques ni les exigences de l'épanouissement familial.

Le but à atteindre est de *produire* davantage, pour ramener l'abondance et freiner la hausse constante des prix et des salaires.

Ne parlons pas à la légère des avantages de la mécanisation, à la manière des U. S. A. et de l'U. R. S. S. Sans doute, tous les progrès mécaniques utilisables dans le système français de l'*exploitation familiale* doivent être introduits au plus vite. Mais, de grâce que l'on ne nous parle pas de transformer la campagne en une quantité d'usines agricoles. Ni sovkhoz, ni kolkhoz chez nous ! Le président de la Fédération des exploitants a fort bien dit au Congrès :

« Trop souvent l'exploitation familiale s'attache à copier purement et simplement les travaux de la grande ferme. *C'est, à notre avis, une erreur.* La petite exploitation doit faire ce que la grande ne peut entreprendre, faute de main d'œuvre adaptée, faute de temps, faute de contrôle parfois méticuleux... La vigne, les arbres fruitiers, les plantes industrielles, les petits élevages, le lait, les élevages de sélection, le tabac sont autant de ressources particulièrement adaptées aux conditions de la petite ferme. Elle seule peut en assurer le contrôle, la production soignée et, si besoin est, la conservation et l'expédition directement à la clientèle. »

Et nous conclurons, comme pour la section précédente : des progrès, oui, mais *restons nous-mêmes !*

III

Il faut bien croire que ce thème de l'alimentation est, dans la plupart des esprits, au premier rang de l'actualité, car voici encore, et cette fois, sous la plume du professeur Charles Richet, un article

intitulé *A la Recherche du Pain quotidien*, dans le premier numéro de *La Revue*, dont le sous-titre suffit à nous dire la nature, l'origine et l'importance : « *Littérature, Histoire, Arts et Sciences des Deux mondes* ».

« La recherche du pain quotidien, écrit M. Richet, loi éternelle de l'humanité. »

Et par un survol rapide de l'histoire, il montre que le besoin de « manger à leur faim » a été de tout temps la préoccupation première des enfants d'Adam. C'est du reste, le sens de la parole prononcée sur le front du pécheur de l'Eden : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ! » Et Jésus lui-même n'a-t-il pas inséré au centre de « sa » prière, les mots que nous avons tant besoin de redire : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! »

Les premiers progrès des hommes ont été des progrès dans la lutte contre la faim. L'homme paléolithique fut chasseur et pêcheur. Plus tard, apparurent le pâtre et le laboureur. Avoir des animaux domestiques, posséder un troupeau, ce fut une assurance pour le lendemain. La découverte du feu, celle de la culture de la terre, la connaissance des plantes bienfaisantes et nutritives furent des trouvailles splendides. Pour se rendre compte des étapes traversées par l'humanité, il suffit d'examiner les étages de la civilisation en Afrique. Les Pygmées représentent la période la plus ancienne et la plus primitive. Les Cafres, les Hottentots, une étape supérieure, les fellahs d'Egypte ou les indigènes du Maroc, un degré encore plus élevé. L'Européen constitue le sommet actuel de la pyramide. Sans doute les guerres ont souvent interrompu la marche ascensionnelle. Mais, plus souvent encore, elles ont servi à précipiter le progrès, par les découvertes qu'elles ont provoquées.

La conquête par les Romains de l'Asie Mineure a introduit en Occident le haricot, la cerise, la pêche, l'abricot. Le pois chiche et la fève ont été partiellement supplantés. Les Croisades nous ont apporté le maïs et le café. Le commerce des épices a été pour beaucoup dans les découvertes maritimes et dans les guerres coloniales.

Mais plus que les guerres, la science a amélioré l'alimentation humaine en quantité sinon toujours en qualité.

« Ainsi, le même champ produit trois fois plus de blé ou de maïs qu'il y a cinquante ans ; les betteraves fournissent cinq fois plus de sucre que du temps de Delessert (Lyonnais, mort en 1847) et les vaches, en Amérique, quatre fois plus de lait qu'il y a cent ans. »

La mécanisation apporte des changements énormes dans l'agriculture. Avec les tracteurs et les semoirs modernes, on arrive à labourer et semer, en treize minutes, l'étendue d'un acre, soit environ un demi hectare. Il aurait fallu au minimum dix heures autrefois. De plus, on a découvert mille procédés de conservation des denrées alimentaires, par la chaleur (procédé Appert) ou par le froid (procédé Charles Tellier). On utilise de nos jours sur une échelle de plus en plus large le lait condensé ou en poudre. C'est pourquoi il est plus facile de vaincre la famine ou de la circonscrire qu'aux époques antérieures. Notre France reçoit actuellement du blé ou des succédanés relativement comestibles, de divers pays du monde, U. S. A., Argentine, par exemple. Au total, la planète arrive à nourrir beaucoup plus de monde qu'autrefois. On évalue à 100 ou 200 hectares par tête l'étendue nécessaire pour nourrir un chasseur de forêt ou de steppe. Pour des éleveurs ou bergers, 2.000 ou 2.500 hectares suffisent à une tribu de cent membres. Avec l'agriculture moderne, — exportations et importations s'équivalant sensiblement, — la France doit arriver à se suffire largement, ce qui revient à dire qu'un hectare ou un hectare et demi, y compris le terres incultes, suffit à nourrir un être humain. Et si l'on supprimait certaines cultures de luxe, il est probable que le sol français pourrait nourrir 70 millions d'habitants sur 55 millions d'hectares.

La planète entière qui compte en chiffres ronds 2 milliards d'êtres humains pourrait en nourrir environ 10 milliards, au moyen d'aménagements rationnels.

« Tel est le perfectionnement progressif dans la lutte de l'homme pour l'alimentation quotidienne et il se développera encore quand nous pourrons arriver à précipiter l'humidité de l'atmosphère sous forme de pluie. »

Oui, mais tout cela sera rendu dérisoire, si les hommes n'arrivent pas à faire la paix entre eux.

Les famines larvées dont nous souffrons, sont en très grande partie les suites de la guerre. La pire période que le monde ait eu à traverser, depuis l'effondrement du monde romain, est celle où nous sommes actuellement. Le professeur Ch. Richet estime en effet que, directement ou indirectement, il est mort plus d'hommes par sous-alimentation, de 1914 à nos jours, que par les balles ou les obus. L'Europe centrale a souffert de la faim, de 1916 à 1919, et on peut chiffrer à 2 ou 3 millions les décès qui en furent la conséquence. En Russie, le nombre des affamés est inconnu, mais, en 1922-23, d'après Nansen, trois millions d'hommes moururent de faim, dans la vallée de la Volga, et six autres millions succombèrent aux maladies infectieuses, suites de la famine. Pendant la guerre d'Espagne de 1936 à 1939, un million d'hommes périrent de la faim, de la tuberculose ou de la pellagre, plutôt que par mort violente dans les combats. Et qui évaluera le nombre des morts de faim dans les camps de prisonniers, dans les rangs des déportés en Allemagne ? Peut-être au moins cinq millions de morts sont attribuables à cela !

Famine en France, en Belgique, en Hollande, en Italie, dans les Balkans, en Pologne, en Russie, en Norvège. Rien qu'en Grèce, il est mort de faim 250.000 personnes. Et sans parler de famine totale, il faut rappeler les ravages indescriptibles de la famine partielle. Un an après la guerre, la ration officielle française, en mars 1946, n'était que de 1325 calories, alors que la ration normale, pour un travail moyen, eût été de 2.200. En septembre 1947, la moyenne générale était de 2.100 calories, mais comme beaucoup de personnes arrivaient à se procurer 3.000 calories, d'autres, à côté, souffraient littéralement de la faim. Trente mois après la guerre, il y a encore cent millions d'Européens qui ne mangent pas à leur appétit.

Bilan sommaire de la guerre et de ses conséquences ! Malheureusement, les pouvoirs publics n'ont pas mis tous leurs soins à résoudre ce problème, pourtant le premier de tous.

« Au risque de nous répéter, écrit M. Richet, insistons de nouveau sur ce fait : *la question sociale* (en n'envisageant ici que son côté matériel et non sa face morale), c'est *l'alimentation abondante, le chauffage suffisant et l'habitation confortable pour chacun. Tout le reste n'est que phraséologie.* »

On a beaucoup parlé des « Droits de l'homme et du citoyen » ; on les a inscrits dans la Constitution. Mais on a oublié que « le premier droit de l'homme, c'est le pain quotidien ».

On parle aussi de l'augmentation de la longévité humaine. Mais le premier moyen nécessaire, c'est une alimentation suffisante. Voici encore des chiffres édifiants :

« Les pays où l'alimentation est voisine du minimum vital (de l'ordre de 2.250 calories) ou au-dessous, comme l'Inde, la Chine, etc., ont une mortalité brute de l'ordre de 30 %. Lorsque l'alimentation est médiocre, de 2.250 à 2.750 calories, la mortalité est de 20 à 25 %. Mais elle n'est plus que de 12 à 15 % dans les régions à alimentation *optimum* (3.000 calories et plus). Sous une forme plus concise, les sujets qui sont bien alimentés, nourrissons compris vivent en moyenne deux fois plus longtemps que ceux qui ne mangent pas à leur faim. »

D'après notre auteur l'insuffisance alimentaire est le mal le plus répandu sur la terre et ce mal fait plus de victimes que la tuberculose, la lèpre, le paludisme et les maladies pestilentielles. Sur 2 milliards d'êtres humains, environ 1.500 millions sont sous-alimentés ! Et cette proportion a augmenté depuis la guerre.

N'est-il pas évident que les pouvoirs publics de tous les pays, que les philanthropes et les savants devraient se préoccuper avant tout de nourrir les hommes.

« Peut-être conclut-il, si nous savons être pondérés et fuir les aventures — (il veut dire : fuir les guerres) — une époque viendra-t-elle où chacun pourra manger à sa faim. Ce ne sera pas l'âge d'or, mais pourtant l'homme sera moins malheureux. Si, de nouveau, la folie secoue le monde, la civilisation disparaîtra, non peut-être directement du fait des bombes atomiques, des gaz asphyxiants ou de la guerre bactérienne, mais parce que les épidémies de famine et les maladies infectieuses élimineront, en quelques années, la plupart de ceux qui auront échappé à cette série initiale de catastrophes. »

Peu réjouissante perspective, en vérité !

IV

Les Revues, cependant, ne s'occupent pas uniquement du proche avenir et de la question alimentaire. La plupart des articles appartiennent à l'histoire, celle d'hier ou celle d'avant-hier. Nous n'avons que l'embarras du choix... Dans *La Revue* notamment, que nous venons de citer, M. L. Madelin entame une grande étude sur *Les Alliés en France*, de 1815 à 1818. Nous la retrouverons, quand elle sera terminée. M. de Laboulaye, ambassadeur de France, nous livre de précieuses impressions et des souvenirs personnels sur Franklin Roosevelt. Le maréchal Montgomery (*Monty*, comme on l'appelle familièrement) dresse le portrait du grand chef militaire, tel qu'il le conçoit, et l'on devrait dire : tel qu'il l'a réalisé. De son exposé, retenons la conclusions à la fois inattendue et profonde :

« Pour terminer, je ne crois pas qu'aujourd'hui un chef militaire puisse inspirer de grandes armées, de simples unités, voire des hommes pris individuellement, et les entraîner à remporter de grandes victoires, s'il ne possède un sentiment authentique de la vérité religieuse ; et il doit être prêt à la reconnaître, et à conduire ses troupes à la lumière de cette vérité. Il doit toujours garder le doigt sur le pouls spirituel de ses armées, et être très sûr que le but spirituel qui les inspire est vrai et juste, et apparaît clairement dans l'esprit de tout un chacun. Faute de quoi, il ne peut espérer un succès durable. Car toute autorité, à mon sens, est fondée sur la qualité spirituelle, le pouvoir d'entraîner les autres à suivre ; et cette qualité spirituelle peut être orientée vers le bien ou vers le mal. En de nombreux cas, cette qualité fut consacrée à servir des intérêts personnels, et partiellement ou complètement malfaisants : et chaque fois qu'il en fut ainsi, l'aventure aboutit à un échec. Car l'autorité malfaisante, si elle peut réussir temporairement, porte toujours en elle les germes de sa propre destruction. »

Il y a dans ces phrases toute une philosophie de l'histoire et de la guerre. Et si l'on essaie d'en formuler les principes, on découvre qu'ils sont les suivants :

1° Il y a une Providence qui mène le monde et préside à l'histoire ;

2° Toute guerre est en définitive une guerre de civilisation, c'est-à-dire servant à la marche en avant de l'humanité ou à sa régression vers les bas-fonds ;

3° Tout grand chef militaire, tout conquérant, tout homme d'Etat est un entraîneur d'hommes vers le bien ou vers le mal, et son pouvoir d'entraînement découle du prestige céleste ou diabolique qui s'attache à lui ;

4° Le vrai grand chef militaire est celui qui travaille pour la vérité religieuse et dans le sens de la création, car l'œuvre d'un chef qui n'est pas inspiré par la vérité finit toujours par s'effondrer ;

5° Tout cela est encore plus vrai de nos jours que dans le passé. L'enjeu de tout conflit éventuel sera la survie ou la mort de la civilisation. Le grand chef de demain sera religieux de toute son âme, ou il succombera finalement ! L'Antéchrist n'aura pas le dernier mot.

Nous disions tout à l'heure : « perspective peu réjouissante » ! Mais avec « Monty », nous pouvons dire : « Confiance ! Car la victoire finale restera à la Vérité éternelle ! »

V

S'il fallait illustrer cette certitude par un frappant exemple, nous le trouverions dans ce qui se passa à Pearl Harbor le 7 décembre 1941.

Pearl Harbor fut le triomphe de la ruse, de la mauvaise foi, de l'ambition. Et ce fut l'arrêt de mort du Japon impérialiste et militariste. Ce qui se passa, en ce jour si tragique, nous est raconté dans la *Revue Générale belge*, que résume intelligemment le *Digeste catholique* de janvier 1948.

Une puissante escadre japonaise est partie en grand mystère pour Pearl Harbor, où stationne la flotte américaine du Pacifique. Aucune déclaration de guerre n'a été faite ; bien au contraire, des pourparlers diplomatiques se poursuivent entre le Japon et les U. S. A. Le secrétaire d'Etat à la marine, le colonel Knox, est dans la quiétude la plus parfaite. Il a même pu déclarer, au cours d'une Conférence de presse, que la distance à laquelle Pearl Harbor se trouvait du Japon mettait pratiquement la base américaine hors de portée de toute attaque adverse.

Les Japonais espèrent donc réaliser un coup de surprise. Leur morale de guerre ne leur interdit pas cette sorte de trahison. Ils sont d'ailleurs favorisés par une mer très houleuse, une véritable tempête. Seuls, les amiraux savent où ils vont. Mais le 6 décembre à midi, on a arboré au grand mât du cuirassé-amiral le pavillon de Togo, celui qui avait flotté sur le *Mikasa*, lors de la fameuse bataille de Tsoushima, le 28 mai 1905. Alors, tout le monde a compris et tout le monde a tressailli d'allégresse. Sans doute, la tempête laisse craindre que les avions ne puissent décoller des porte-avions. Mais les pilotes se proclament très sûrs d'eux-mêmes :

« Nous n'avons jamais volé, disent-ils, que dans la tempête et dans l'orage, nous nous trouvons donc dans notre élément. »

Reste à savoir si l'on pourra approcher de Pearl Harbor sans être détectés. Il suffirait de quelque misérable cargo, rencontré par hasard, sur les 400 ou 500 milles qui restent à parcourir, pour qu'un signal par radio alerte les Américains et les mette en défense. Les nerfs sont donc tendus au maximum sur les navires japonais.

Or, on sait maintenant que de deux façons différentes l'alerte faillit être donnée à Pearl Harbor, mais ne le fut pas. Sans doute les marins de la base américaine ne se doutent de rien. Une partie des équipages est à terre. Les soldats qui ne sont pas de service dorment encore dans leurs baraquements. Mais les gros bâtiments japonais ont lâché, à une centaine de milles du but, leurs sous-marins de poche, avec la mission d'éclairer la situation de la flotte américaine. Or, l'un de ces sous-marins a été aperçu par un dragueur de mines, le *Condor*, à 3 h. 30 du matin. Le *Condor* a aussitôt averti le torpilleur *Ward*, qui patrouillait à proximité, mais ce fut en vain que les deux navires cherchèrent le sous-marin aperçu. A 6 h. 40, seconde alerte. Le remorqueur *Antarès* signale au *Ward* : « Je suis probablement suivi par un sous-marin ». En effet, quelques instants plus tard, le *Ward* apercevait un minuscule kiosque de sous-marin, fonçait dessus à toute vitesse et le canonnait à courte distance, le coulant sûrement. Mais l'un des cinq sous-marins de poche avait pu pénétrer dans la rade de Pearl Harbor et y repérer toutes les positions de navires qu'il transmit aussitôt à l'escadre japonaise.

Le commandant du *Ward* avertit, de son côté, sans retard, l'Etat-Major américain de son aventure. Mais son rapport ne fut pas pris en considération et l'on crut à une méprise de sa part.

Pendant ce temps, une seconde occasion d'être mis en éveil s'offrait aux Américains, sans succès encore cette fois.

Les appareils de *radar* n'avaient été installés que depuis peu ; les spécialistes qui en étaient chargés s'exerçaient quotidiennement à leur emploi.

Ce matin-là, les exercices eurent lieu comme à l'ordinaire. Ils s'étaient terminés à sept heures. Mais deux soldats, estimant ne connaître que trop imparfaitement le maniement des appareils, obtinrent la permission de s'y appliquer après le départ de leurs camarades. L'un d'eux se nommait Locard et l'autre Elliott. Or, Locard était en observation, lorsque, à 7 h. 2, il détecta l'approche d'une formation aérienne considérable, qu'il situa à environ 132 milles, soit 250 kilomètres dans le Nord-Est. Il était sûr qu'il n'y avait pas d'avions américains en l'air à cette heure-là, et du reste la formation détectée était beaucoup plus importante qu'une patrouille ordinaire. N'en croyant pas ses yeux, il appela Elliott. Tous deux constatèrent à plusieurs reprises que l'écran du radar répétait la même indication. Que faire ? Alerter le lieutenant. Celui-ci n'était pas d'humeur à rire. Il tança vertement, au bout du fil, les deux observateurs novices.

« D'ailleurs, conclut-il après son algarade, on attend des avions américains de Californie. Si vos observations sont justes, il ne peut s'agir que d'eux.
— Comment ?... Mais ce n'est pas la direction ?
— D'accord ! Mais ils ont pu être déportés par la tempête de cette nuit. Ne laissez donc pas agir votre imagination et travaillez sérieusement ! »

Et le lieutenant avait raccroché, sans prendre la peine de se rendre au poste pour regarder lui-même le *radar*. Locard et Elliott, piteux et décontenancés, n'en continuèrent pas moins leurs observations et purent suivre ainsi, durant une demi-heure encore, la marche des avions, jusqu'à moins de 20 milles de Pearl Harbor, mais sans oser rien dire de ce qu'ils voyaient.

Pendant ce temps, les avions ennemis arrivaient à portée du port. La sentinelle les aperçoit et frappe à la porte du sergent de garde :

« — Sergent, des avions ! »
« — Oui, et alors ?...
« — Ce ne seraient pas des Japonais, par hasard, risque timidement le soldat.
« — Des Japonais ? Sais-tu, mon garçon à quelle distance nous sommes du Japon ? Ce sont sans doute les escadrilles qui nous viennent en renfort de San-Francisco... A moins que peut-être, les appareils de nos porte-avions... On attend pour aujourd'hui ou pour demain, l'*Enterprise* qui revient de Wake... »

Tout de même le sergent se demande s'il ne ferait pas bien d'avertir le lieutenant.

« — Bah ! pensa-t-il, je ne vais pas déranger l'officier de garde pour lui annoncer l'arrivée de nos appareils. Ceux-ci avertiront bien la base de leur arrivée par radio. »

Il est alors 7 h. 35. Un peu plus tard, le sergent regarde sa montre : 7 h. 55. Les avions doivent être tout près. Pas du tout, ils sont là. On entend déjà leur vrombissement. Le sergent se précipite à la porte pour les voir. Juste à ce moment, le tonnerre éclate et le souffle de la première rafale le jette contre le mur !

Nous avons, sur l'attaque elle-même, le journal de bord du capitaine de frégate japonais Hiraïdé, qui commandait la première escadrille d'attaque :

« Nous avions volé écrit-il, jusque-là dans une sorte de soupe grise et laiteuse, lorsque tout à coup le rideau de nuages se déchira à l'instant même où nous arrivions en vue de la rade... et j'aperçois alors, à 2.000 mètres au-dessous de moi, le plus ahurissant spectacle qui ait jamais été offert à un aviateur. Sous mes yeux, est rangée toute la flotte du Pacifique, dans la formation la plus insensée que l'on puisse imaginer. C'est à n'y pas croire. Je vois là, sous moi, les plus gros navires de bataille américains bord à bord ! Ils sont formés en deux lignes parallèles et accolées de quatre bâtiments, formant chacune une suite continue de plus d'un kilomètre, poupes et proues se touchant presque. Il n'y a pas 15 mètres entre elles. Nul n'aurait imaginé une cible plus admi-

rable pour nos avions torpilleurs. Il leur sera impossible de manquer le but ! A 500 mètres de là, toute la flottille des destroyers est ancrée comme des bateaux de pêche, dans un port de province. J'aperçois nettement les passerelles qui permettent de passer d'une unité à l'autre. A ce moment-là, j'ai compris clairement qu'en mille ans peut-être, jamais plus des aviateurs n'auraient la même chance que nous. »

La première vague d'avions entre en action, en rase-mottes. Ils volent si bas qu'on croirait qu'ils ont résolu de se jeter sur les cuirassés, mais ils lâchent leur torpille et prennent immédiatement le large. Au même moment, les sous-marins de poche japonais foncent aussi vers le but « comme des brochets affamés sur du fretin ».

Un spectacle indescriptible se déroule dans la rade. En trois minutes, tout le mal est fait. Les explosions se succèdent sans interruption. Des nuages de flammes montent des cuirassés, qui sont tous touchés, presque ensemble, soit par les bombes soit par les torpilles, soit par les deux à la fois. Enfin réveillé de leur sécurité, les Américains ont bondi à leurs postes de combat, mais trop tard. L'assaut est mené par 180 appareils, dont 40 torpilleurs, 50 bombardiers en piqué, 50 bombardiers ordinaires, et 40 chasseurs. Tous les navires visés sont touchés mortellement. Le sort le plus tragique est celui de l'*Oklahoma.* Touché par quatre torpilles, à quelques secondes d'intervalle, il chavire en moins de cinq minutes, rendant impossible l'évacuation de la majeure partie de son équipage, dont 400 hommes restent prisonniers dans la carapace retournée du navire, et seront condamnés à y périr d'asphyxie après trois semaines de captivité. Les pertes américaines furent de huit cuirassés, trois croiseurs, trois destroyers, un mouilleur de mines et jusqu'à deux bâtiments - ateliers et un bâtiment-cible.

Sans doute, la marine américaine put récupérer un certain nombre de ces unités, mais elles restèrent indisponibles un temps suffisant pour laisser le champ libre aux Japonais, dans leur poussée vers les Philippines et Singapour.

Les Japonais au surplus n'avaient pas seulement visé la flotte. Ils avaient lancé une centaine d'appareils sur le champ d'aviation de l'île. Là aussi, tous les avions étaient rangés côte à côte comme à la parade. Aussi le désastre fut-il aussi complet. En quelques minutes 177 avions de l'armée de terre jonchaient le sol de leurs débris fumants, et l'aviation de la marine perdait 249 appareils sur 301.

Les Américains eurent beau multiplier les actes d'héroïsme, ils n'infligèrent à leurs adversaires que des pertes minimes : 27 avions japonais abattus, contre 426 aux Américains en tout, et les cinq sous-marins de poche détruits contre toute la flotte mise hors de combat.

Trois jours plus tard, la marine anglaise perdait, au large de la Malaisie, le superdreadnought *Prince of Wales*, tout neuf, et subissait un désastre analogue à celui de Pearl Harbor.

Quand ces nouvelles arrivèrent à Washington, ce fut une consternation générale suivie immédiatement d'un désir passionné de revanche. L'unanimité se fit instantanément entre toutes les parties de la population, pour l'entrée dans la guerre jusqu'à la victoire finale. On assure que Grand chef du service secret, aux U. S. A. Henry Morgenthau, ministre du Trésor, à la nouvelle du désastre de Pearl Harbor, poussait des cris, comme si on l'avait poignardé. Le président Roosevelt était à déjeuner. Il se fit immédiatement conduire à son bureau de travail.

« Son menton tendu frémissait ; il était dans un état de fureur indescriptible. Je n'ai jamais rien vu de pareil, dit un témoin. »

Quant au colonel Knox, il partit immédiatement pour les îles Hawaï.

Et c'est ici qu'il faut se rappeler la philosophie résumée plus haut du maréchal Montgomery. Les Japonais avaient remporté non pas une victoire, puisqu'il n'y avait pas eu combat, mais un succès formidable. Ils crurent que tout leur était possible. De fait, il fallut quatre ans et la bombe atomique, pour les réduire à se reconnaître vaincus.

Peut-on parler ici, oui ou non, de justice immanente ?

VI

Mais au fait que se passe-t-il au Japon, depuis la défaite de l'Empire du mikado ? Comment s'y comportent les Américains ? Quelle vengeance tirent-ils de la trahison de Pearl Harbor ? C'est ce que va nous apprendre, très sommairement il est vrai, un article « condensé » du *Catholic Digest*, publié à St-Paul du Minnesota (décembre 1947). L'auteur raconte la visite qu'il a faite à Mac-Arthur, à Tokyo, dix mois auparavant. Il a trouvé le fameux vainqueur aussi vigoureux et sérieux, aussi bienveillant et accueillant qu'au lendemain de sa victoire et il a pu constater que « l'occupation est un succès continu ».

Mac-Arthur vous reçoit avec un sourire et une cordiale poignée de mains, vous mène à son bureau et bourre sa pipe pour s'installer dans son « arm chair » et prêter l'oreille à vos propos. Ce « général à cinq étoiles » est plus facile à aborder que bien des colonels. Il est vêtu de kaki, sa chemise, sans décorations, est ouverte au cou, on sent derrière ses yeux vifs et pénétrants, un esprit toujours alerte et toujours en éveil. On n'a pas échange beaucoup de paroles avec lui avant de s'apercevoir qu'il raisonne en chrétien et que ses convictions religieuses, exprimées avec simplicité mais avec fierté et franchise, ne sont pas un simple « rideau de fenêtre ». C'est un croyant d'une intense sincérité. Et il entend que l'occupation du Japon, sous ses ordres, constitue une « démonstration pratique de l'idéal chrétien ». Les principes chrétiens de justice, de tolérance et de compréhension ont constamment guidé la conduite des chefs de l'occupation et ont contribué à populariser au Japon les idées chrétiennes. Il ne fait aucun mystère du but qu'il poursuit : « implanter au Japon une démocratie chrétienne ». Il est convaincu qu'il a déjà réussi à établir dans le pays, un climat mental et moral essentiellement chrétien.

Il ne conçoit pas comment des fruits éminemment chrétiens tels que la justice, la charité, le respect de la dignité humaine, à tous les degrés, pourraient mûrir en dehors du christianisme lui-même. Sans doute, parmi ses collaborateurs, il s'en est trouvé pour se demander si de telles convictions n'allaient pas se heurter aux préjugés des bouddhistes, shintoïstes ou athées du pays. Mais

à cela Mac-Arthur répond que le christianisme bien compris est, même pour les croyants des autres religions, la meilleure garantie de leurs droits humains. Un bouddhiste convaincu, un athée même n'ont rien à craindre d'un chrétien sincère. Mac-Arthur admet sans doute que l'on discute ou critique son point de vue. Mais ce qu'il n'admet pas c'est que des Américains, dont la civilisation est d'origine chrétienne et demeure imprégnée de christianisme, se moquent de sa politique qui consiste à prendre comme base de son action au Japon la foi chrétienne. Il sait bien que pour implanter la foi au Japon il faut recourir avant tout aux moyens spirituels. Il compte sur l'Eglise pour suppléer aux lacunes inévitables de son action à lui. Dans sa conversation, il revient souvent sur une idée favorite : à savoir, ce que l'Eglise a accompli aux Philippines, non seulement dans les siècles passés, mais même au cours de la guerre.

Sans doute l'occupation au Japon n'a pas été une merveille sur tous les points ; elle a eu aussi ses erreurs et ses insuffisances. Mais c'est grâce au général Douglas Mac-Arthur que ce pays paralysé, brûlé, dévasté en 1945, est devenu une oasis d'ordre, de paix, d'effort industrieux vers la restauration nationale.

« Dans toute l'histoire de la conquête, il n'y a à jamais eu, nous assure l'auteur de cet article, Patrick O'Connor, une occupation comparable à cette politique humaine et constructive. »

Quand Mac-Arthur rentrera aux U. S. A., il n'est pas douteux qu'il recevra de ses compatriotes un accueil enthousiaste. La plus belle récompense ici-bas, cependant, sera l'adieu plein de reconnaissance et le regret provoqué par son départ au sein du peuple japonais dont il fut le vainqueur mais dont il a voulu se montrer le meilleur ami.

VII

Si les renseignements que nous venons de résumer sont exacts, comme nous le croyons, il est juste d'ajouter que la politique de Mac-Arthur n'est pas seulement conforme à la vérité chrétienne, mais aussi à la prudence la plus pénétrante et la plus prévoyante. Le Japon, lui aussi, après la période de l'occupation, aura sans doute quelque jour à prendre parti dans le conflit que tout le monde redoute... Et cela nous fait passer du Japon à la Russie soviétique. Là-bas, il est bien question aussi de démocratie, comme en Amérique. Mais le mot n'a pas le même sens. Le christianisme existe bien toujours, mais il n'est pas question d'en faire la loi de la politique ni à l'intérieur ni à l'extérieur.

Les *Cahiers de Culture comparée pour un Humanisme sans frontières* (Editions Univers, Lille), nous ont donné, en 1947, un fascicule très documenté et très important intitulé : *La Russie soviétique à la recherche de l'Homme nouveau.* On y trouvera d'intéressantes études sur la Littérature soviétique la plus récente, sur le Théâtre soviétique, le Cinéma soviétique, l'Art soviétique, la Pédagogie soviétique, la Philosophie de l'Homme nouveau, sans parler de statistiques et de bibliographies diverses Tout cela est trop touffu, trop riche de documentation, pour être résumé en quelques pages.

Bornons-nous donc à épingler quelques réflexions sur le thème « la recherche de l'homme nouveau ». Déjà nous avons trouvé ce thème, dans une précédente *Causerie,* sous la plume aiguisée du P. de Lubac. J'avoue qu'après avoir lu, de A jusqu'à Z, le gros fascicule signalé ici, je n'arrive pas davantage à comprendre ce qu'on entend, au sein du marxisme, par « *l'homme nouveau* ». Il s'agit en fait d'un homme sans âme, sans Dieu, sans Jésus-Christ, sans espérance céleste, sans crainte du démon ni de l'enfer, d'un homme qui se serait promu Dieu de lui-même, par le simple fait de la négation de Dieu, et qui aurait supprimé le ciel, en décrétant que la terre deviendrait tout simplement un paradis : le paradis soviétique.

Or, cette déification de l'homme, elle se trouve bien avant Marx, dans le paganisme de tous les temps, et plus encore dans le libéralisme jouisseur du « monde bourgeois ». La philosophie communiste est affreusement « bourgeoise ». Les marxistes les plus illustres et les plus authentiques l'ont reconnu. Qui ne se souvient du célèbre discours de Jaurès sur les causes de la révolte des prolétaires contre le système inhumain du capitalisme sans foi, et l'interruption par la bourgeoisie voltairienne de la « grande chanson qui berçait jusque-là la misère humaine » ? Qui ne se rappelle le discours de Viviani sur « le grand geste qui a éteint les étoiles » ? Le communisme est fils de l'incroyance. Il est le fils d'une philosophie antichrétienne qu'il n'a nullement inventée. Mais ce qui nous étonne, dans la littérature soviétique contemporaine, c'est le double jeu que l'on y remarque. S'agit-il des « capitalistes », on y raille sans pitié — et du reste avec raison — les préoccupations terre à terre des « hommes d'argent ». Voici par exemple des textes du célèbre Ilya Ehrenbourg, dans son roman *Front unique* (paru en 1923, traduit en français en 1930) : il veut peindre la vie d'un grand industriel : Jeux de l'argent et de la diplomatie, jeux de l'argent et de l'amour ravalé à l'érotisme, au sadisme parfois jeux de l'argent et de l'ambition, toutes les démarches de la vie sur un accompagnement d'or qui tinte, de billets que l'on froisse :

« Telle est la vie, pas joyeuse, écrit Ehrenbourg. Il vérifia des factures, remit un chèque à Brigitte, s'éloigna : Bonne nuit, ma chère. Je rentrerai tard. Les affaires, les affaires ! »

Et M. Bernard Amoudru, qui cite le texte, commente :

« Trois lignes insignifiantes, mais qui établissent un climat : morose, cupide, surmené, l'homme moderne est mené par l'argent. A quoi se réduit la vie de W. Weinstein : des affaires et des honneurs, — le cuivre, le coton, les cuirs, la banque de crédit, le café, les usines d'armement d'une part et, de l'autre, les distinctions internationales : baronnet en Angleterre, comte en Italie, chevalier de la Légion d'honneur en France. Son nom peut bien être, dans le Parlement comme dans les meetings, un appui, un objet de malédiction, une puissance, un symbole ; sa vie intérieure n'est que le néant. Dans un luxe voyant, tapageur, une vie de forçat, d'homme condamné aux affaires à perpétuité ! Les affaires l'asservissent ; l'homme ne mène plus, il est mené ; les affaires s'engendrent fatalement, une mystérieuse loi du nombre les régit :

« Ici, dit Ehrenbourg, ce ne sont plus les hommes qui parlent, ce sont les choses, des tonnes, des tonneaux, des armées de choses. Elles jaillissent de la terre, s'élèvent, fument, puent, coulent le long des tuyaux et se précipitent dans les hangars, elles filent aux embranchements

des chemins de fer, passent les frontières. Leur paiement se fait en sueur, en sang, en larmes, en encre, tonne par tonne. »

Comme tout cela est juste et triste ! Et comme on est tenté de dire : « *Ut quid perditio hæc ?* » Ou encore : « *Quid prodest homini ?...* » De fait le romancier soviétique, acharné à décrier ce « vieux rouquin rouspéteur » de Weinstein, le capitaliste, nous dit encore :

« Il lui arrivait de se demander : à quoi bon ? Car enfin, il approchait de la soixantaine. Bientôt se serait un cancer du foie, l'urémie, l'artériosclérose, bref une quelconque saleté, puis *hop, hop !* sur un lit et des télégrammes de condoléances du roi d'Angleterre et autres diables numérotés, des couronnes de 100 kilos, le fumier, la pourriture et c'est là tout ? Et c'est pour cela qu'il fallait maintenant suer sang et eau ? »

Vanité des vanités ! Et le même romancier fait dire, exactement dans le même style, à une prostituée :

« On vit, on sue, on cause. Et après ? Non! mais après ? Après ? Eh bien ! ça puera et ça crèvera ! »

C'était déjà ce que disait Ignace de Loyola à François Xavier, déroulant devant lui ses rêves de succès terrestres ! Et après ? Et après ?

Mais pourquoi Ilya Ehrenbourg se contredit-il ? Pourquoi change-t-il de ton et d'appréciation, dès qu'il s'agit d'un travail commandé par le plan quinquennal ? Pourquoi cette servitude à l'égard des « affaires » et du monde matériel, détestable grotesque et comique, quand il s'agit d'un « bourgeois », devient-elle grandiose, héroïque, sublime, quand il s'agit d'un esclave de la Révolution communiste ? Toujours dans ce même roman, *Front unique*, en face de Weinstein, rivé au tumulte des affaires, sans pouvoir penser à autre chose qu'à la matière, voici Slavkine, révolutionnaire, qui avait d'abord rêvé de combats, d'actions d'éclat dans la lutte contre le monde bourgeois :

« La révolution exigeait aujourd'hui, en place des discours et des manifestations, le développement de l'exportation des allumettes. Et Slavkine se passionnait pour son travail... Les canons, les cris, le sang lui semblaient aujourd'hui un rêve d'enfant, attendrissant mais absurde. »

Il s'agit de créer *une mystique de la production*, au fond tout à fait semblable à celle de l'argent dans le système capitaliste. Alors, la littérature n'a pas assez de belles épithètes, pas assez d'éloges et d'enthousiasme, pour glorifier l'homme nouveau, tout entier au service de la « machine » :

« Le pays se construisait et se défendait. Turksib, Dnieprostroï, communes, tracteurs, dragues, générateurs, puits, locomotives, camions, exportations, plan. On n'avait plus ces 30 ou 40 années de l'homme avec ses rêves, ses chuchotements, ses tristesses et ses rires. Plan quinquennal (quinquennal en quatre ans !) Trente années humaines en une seule décade. Plus vite ! Et les hommes serraient les dents. Les amoureux n'avaient pas le temps de parler d'amour. Ils s'étreignaient à la hâte et échangeaient des baisers affairés et bruyants. Puis résonnait une détonation brève : c'était un poète qui mourait [2]. Puis un coup de sifflet : c'était le premier train de Turksib. »

Où voit-on le progrès accompli, au point de vue humain, entre Weinstein et Slavkine, entre l'homme d'affaires capitaliste et le serviteur de la révolution prolétaire ? S'il s'agit, avant tout de production, c'est-à-dire de mise à la disposition du genre humain de produits de consommation, on ne voit pas que les Weinstein soient en retard sur les Slavkine et que l'humanité ait été moins bien servie par les premiers que par les seconds. Et j'attends que l'on me démontre qu'en pays révolutionnaire, les humbles, les pauvres, les prolétaires en un mot, au nom de qui on fait tant de bruit et tant de déclarations, reçoivent davantage qu'en pays capitaliste, en ce sens que leur standard de vie soit plus élevé et leur bonheur terrestre plus assuré. Surtout si l'on admet que la liberté fait partie, elle aussi, et au premier chef, du « minimum vital ». Mais surtout pourquoi ne nous parle-t-on pas d'héroïsme dans un cas et de corruption dans l'autre ? L'idéal, dans les deux cas, est le même : produire des commodités matérielle. Le prix de la production, dans les deux cas, est le même : le sacrifice de l'âme ! Car Ehrenbourg, comme s'il copiait ce qu'il a dit du capitaliste, quand il en vient à glorifier le travailleur soviétique, dit en propres termes

« Ne l'interrogez pas ! Il n'avait pas le temps de vous répondre, ni le temps de penser ! Il n'avait pas le temps de vivre. Il devait travailler. De tous ces verbes, il n'en était resté qu'un seul : il devait, il devait, devait, devait ! »

Avec M. Amoudru, je conclurai :

« Belle page, au rythme trépidant et syncopé : un artiste regrettera toutefois que cette ère nouvelle soit si cruelle au poète. Pourquoi faut-il que ceci tue cela ? Que Caliban condamne Prospero à la disparition ? Mais surtout, un spiritualiste se demandera en quoi cette mystique de la production diffère, moralement parlant, de l'idéal mercantile d'antan : là aussi les nombres règnent, les choses commandent ! »

Voilà bien en effet le reproche fondamental que mérite le communisme : il prend la philosophie du matérialisme capitaliste, il garde la mystique chrétienne, en la détournant de son objet et en la portant sur le matérialisme de la production. Il y a substitution, mais il y a vol de l'âme du pauvre. Et c'est bien cela que Staline, dans un de ses écrits professait explicitiment, il y a trente ans : réunir la mystique de l'âme russe à l'efficience américaine. Et la littérature de propagande soviétique apporte ici la magie de son prestige verbal, la richesse grisante de ses images, tout comme le théâtre et le cinéma multiplient leurs évocations, pour produire une sorte d'envoûtement auquel l'âme populaire est incapable de résister. Il s'agit de plier des centaines de millions d'êtres humains aux plans dressés par des hommes politiques dont le but est d'instaurer le marxisme communiste dans l'univers entier, et par lui leur propre domination et celle de la Russie !

Entendons-nous bien : d'un bout à l'autre du fascicule si intéressant que nous analysons, il est fait ce reproche aux écrivains, aux dramaturges, aux cinéastes russes : vous obéissez à une règle extérieure, celle du Parti, vous faites de la propagande et non de l'art ! Ce reproche est juste en partie, mais en partie seulement. La « propagande », après tout, c'est un nom profane pour cette chose sacrée qui se nomme l' « apostolat » !

[2] Allusion, je pense, aux nombreux suicides de littérateurs soviétiques de la première heure : Alexandre Blok s'était donné la mort en 1921, Essenine s'était pèndu en 1925. Maïakowski se logea une balle dans la tête, en 1930

Si la religion communiste était *vraie*, rien ne serait plus louable que la « propagande ». Mais ces propagandistes propagent l'erreur par le mensonge. Ils veulent, disent-ils, grandir l'homme, en détrônant Dieu ! Vaine et absurde tentative. Tout ce qu'on enlève à Dieu, on l'enlève à l'homme d'abord, puisque toute la grandeur de l'homme est dans son origine divine, dans sa participation à la nature de Dieu. Supprimez Dieu et l'homme retourne à la brute. Nous déplorons, dans la littérature « bourgeoise », l'impudeur croissante des descriptions et des tableaux. Ces écrivains, dirait-on, n'ont jamais assez remué la fange, flatté les plus bas instincts de leurs lecteurs. Ils appellent cela « sincérité ». Or, les écrivains communistes n'ont eu garde, en construisant « l'homme nouveau », de lui donner un peu plus de propreté. On ne peut pas dire qu'ils dépassent en saleté les écrivains à la mode, en pays capitaliste ; cela serait impossible, sans doute. Mais ils s'appliquent à les égaler et ils y parviennent. C'est ce que fait bien remarquer M. B. Amoudru. Il fait trois reproches essentiels à la littérature soviétique : 1° préoccupation de la « ligne », c'est-à-dire de la propagande du parti ; 2° manque de culture chez les lecteurs, ce qui oblige les écrivains à se mettre à un niveau plutôt bas ; 3° retour à la bestialité. Et voici ce qu'il dit sur ce dernier point :

« Enfin, pour quiconque croit que l'effort des générations successives pour humaniser les instincts constitue un incontestable progrès, trop de pages en ces livres paraîtront à proprement parler bestiales. Ne parlons pas des descriptions détaillées de viols qui semblent la marque propre de Seifoulina... Mais dans des œuvres de classe comme *Razine* (d'Alexis Tchapyguine, 1927) ou comme *Front unique* (d'Ehrenbourg) je relève des scènes de fustigation. Je sais bien que les auteurs s'en tirent en mettant de telles scènes au passif de boyards ou de bourgeois, n'empêche que c'est le public russe qu'ils appâtent de cette façon ! Trop de pages aussi qui respirent la haine. Notre morale chrétienne nous interdit cette complaisance dans ces sous-produits de la conscience humaine, qu'un auteur dramatique appelle la part du diable. »

Je cherche cet « homme nouveau », que le communisme se fait fort de construire, et je ne trouve que ce « vieil homme » que la morale chrétienne dénonce depuis deux mille ans... L'homme nouveau, « le nouvel Adam », il y a aussi deux mille ans, qu'il a été révélé au monde, et c'est Jésus-Christ, à qui tout notre effort doit être de ressembler.

Ne terminons pas cependant cette section, sans signaler, avec approbation cette fois, la réflexion faite à Vienne par un général soviétique, convié par le général Béthouard, à une exposition de peinture, dans laquelle figuraient des œuvres incompréhensibles à la mode de Picasso.

Comme un membre du vernissage signalait au général russe, très respectueusement, les œuvres de nos femmes peintres qui, à leur qualité d'élèves de Picasso, joignaient celle de membres militants du Parti communiste, il répliqua sèchement :

« Si ces peintres résidaient en U. R. S. S., on leur supprimerait leurs cartes de vêtements et d'alimentation ! »

Il ne suffit pas d'être communiste français pour avoir les applaudissements du communisme russe ! Il faut encore être « dans la ligne ! » Il se trouve ici que « la ligne » est conforme au bon sens. Une fois n'est pas coutume.

Conclusion : en pays communiste, l'état de guerre ne cesse jamais. — Guerre froide ou guerre ouverte, on est toujours en guerre contre le capitalisme, contre le passé chrétien, contre Dieu. C'est pourquoi, tout le monde est mobilisé et à perpétuité, écrivains, dramaturges, cinéastes, artistes comme les autres. Il s'agit de faire avancer, à travers l'univers, le front communiste. Et cela suppose non seulement une ligne de feu continue, mais un arrière-pays puissamment industrialisé. Staline a appelé les écrivains « les ingénieurs des âmes ». L'expression est originale et vigoureuse, d'autant plus qu'en régime matérialiste il n'y a pas d'âme. Mais il y a du moins des volontés et des intelligences. Les écrivains, cinéastes, pédagogues, etc., doivent savoir enrégimenter les volontés et les intelligences — simples rouages dans le matérialisme dialectique universel — et les faire tourner comme des machines, selon le plan du dictateur, qui représente le Parti. Et le résultat ? Déshumaniser l'homme, le réduire au rôle de robot, d'instrument, de rouage. Qu'importe ? Pourvu que cela tourne :

« Dans ce monde sans âme, écrit M. B. Amoudru, l'homme au lieu de préparer son éternité, édifie la cité future. Emporté par un messianisme sans espoir, il semble monté sur cette troïka de Gogol qu'emporte le galop d'un attelage affolé. Griserie de la vitesse, orgueil d'un dynamisme collectif, dignité reconquise dans le travail, rythme de vie nouveau, soit ! mais dans cette course à l'avenir, que de valeurs oubliées, que d'antiques disciplines désapprises — et les plus regrettables ne sont pas ces disciplines esthétiques dont l'absence nous frappe dans les œuvres les plus récentes de Gorki. »

VIII

Il reste encore un peu de place pour parler de deux documents, que l'on peut appeler des « actes », encore plus que des études proprement dites.

Le premier est bien autre chose et a une toute autre portée qu'un simple article de revue : c'est la Lettre Pastorale de S. E. le cardinal Suhard, archevêque de Paris, donnée pour le Carême de 1947 et publiée dans la *Documentation Catholique* (30 mars 1947) sous ce titre : *Essor ou déclin de l'Eglise*. Ce n'est pas seulement avec le respect dû à un acte du magistère épiscopal que ce document fut accueilli en France par le clergé et les fidèles, mais avec reconnaissance et fierté ; le retentissement en fut immense, et si nous le mentionnons ici, c'est moins pour le signaler à nos compatriotes que pour attirer sur lui l'attention de nos lecteurs étrangers.

Le second document est bien, lui, un article de revue, paru dans les *Etudes* de décembre 1947 sous ce titre : *Le Chrétien devant les progrès de la science* ; mais la signature de S. E. le cardinal Liénart, évêque de Lille, lui confère une autorité toute spéciale et cela en une matière qui provoque sans doute les réflexions des savants, mais aussi qui émeut bien des consciences chrétiennes. Nous l'avons mentionné dans notre précédente *Causerie*, il mérite, à tous égards, que nous y revenions.

La rédaction des *Etudes* en a souligné l'intention et la portée dans les termes suivants :

« Nous sommes très reconnaissants à S. E. de nous permettre de présenter à nos lecteurs ces pages bienfai-

santes : elles apaiseront les inquiétudes de beaucoup d'âmes ; elles seront pour nombre de théologiens un précieux encouragement. »

Voici un bref résumé de cette étude.

Depuis un demi-siècle surtout la géologie et la paléontologie ont fait d'immenses progrès. Elles nous donnent, au sujet de l'évolution de notre terre, les conclusions suivantes : C'est peu à peu que la croûte terrestre s'est formée. On peut « chiffrer aux environs de deux milliards d'années la durée de l'ensemble de ces transformations et l'âge probable de notre globe. »

De son côté la paléontologie a pu suivre en détail l'histoire de la vie, à travers les époques géologiques. Au début, formes rudimentaires, dans la flore et la faune. Puis, d'époque en époque, progrès dans ces formes, diversité croissante et organisation plus complexe des espèces. Marche ascendante, en dépit de la disparition de certains groupes d'oiseaux et de reptiles étranges, dont nous ne connaîtrons jamais que les squelettes. A l'ère secondaire, apparaissent les premiers mammifères, qui se multiplient à l'ère tertiaire.

« On estime qu'un milliard d'années s'est déjà écoulé depuis que la vie est éclose sur la terre et l'homme n'est pas encore là. C'est seulement au début de l'ère quaternaire qu'on décèle les premières traces certaines de son existence. »

Il y a cependant une étape intermédiaire : celle des Anthropiens ou Hominiens.

« Il faut attendre longtemps encore avant qu'on soit en présence d'une race primitive nettement humaine. »

La première « est celle de Néanderthal ». Mais elle semble disparaître pour faire place aux ancêtres de nos races actuelles, « les hommes de Cro-Magnon, de Chancelade, de Grimaldi et de Wadyack. »

« Sur la durée de cette préhistoire de l'humanité, les évaluations varient de 100.000 à 600.000 ans et plus. »

Mais ce qu'il y a de plus important en tout cela, c'est que la paléontologie a « saisi le mouvement interne » de l'histoire de la vie, « sous l'aspect d'une lente évolution ».

« Pour elle, le fait de l'évolution, c'est-à-dire du passage de la vie d'une espèce à une autre, et par conséquent de l'origine animale du corps humain, est maintenant considéré comme acquis. Lors des « Colloques de Paléontologie », qui ont réuni à Paris, au mois d'avril de cette année (1947), une élite de paléontologistes et de biologistes de France, d'Angleterre, d'Amérique, de Suède, tous sans distinction de tendances philosophiques, ont été unanimes sur ce point. »

Or, « ces découvertes posent devant le chrétien de sérieux problèmes. Quel crédit peut-il encore accorder au récit de la création, tel qu'il est écrit dans les premiers chapitres de la Bible ? Que devient la croyance à la création du monde par Dieu, en face du fait de l'évolution ? L'origine animale du corps de l'homme peut-elle s'accorder avec le dogme de la justice originelle et des privilèges préternaturels qui l'accompagnaient ? La notion chrétienne du péché originel et de la rédemption ne se trouve-t-elle pas mise en péril ? »

Devant ces interrogations, triomphe de certains incroyants, angoisse de certains chrétiens. Mais rassurons-nous :

« Ces incroyants téméraires et ces chrétiens timides commettent au fond la même erreur. Leur tort est de vouloir mettre en confrontation directe les données de la foi et celles de la science, sans s'être aperçus qu'elles se situent sur deux plans différents et qu'elles ne sont pas du même ordre. »

La science est fille de l'observation des faits. La foi prend son point de départ dans la parole de Dieu. La science a pour champ d'études la nature. La foi dévoile l'œuvre de Dieu dans l'ordre de la grâce.

Sans doute, il arrive que la Bible touche à des points « qui relèvent par ailleurs de la science et de l'histoire ». Mais elle emploie pour cela « toute la gamme des genres littéraires, depuis les récits populaires ou les compositions poétiques », jusqu'aux formes de science et d'histoire telle qu'on les concevait chez les Sémites.

« On se tromperait donc à vouloir les interpréter à la lettre, sans tenir compte de ces particularités. »

De plus, les données bibliques, souvent revêtues du caractère prophétique, se jouent des lois de l'espace et du temps.

« On dirait que la parole de Dieu, descendant d'un monde où le temps n'existe pas, en fait volontiers abstraction. »

Au total, si l'on veut résumer l'apport biblique :

« Par la foi, l'intelligence humaine acquiert donc une autre partie de la vérité : avec certitude en ce qui concerne les choses divines ou spirituelles, d'une manière vraie, mais incomplète, en ce qui concerne les choses de ce monde. »

« Ainsi, la foi et la science ont chacune leur raison d'être. Elles vont, non pas à la rencontre l'une de l'autre pour se heurter dans une irréductible opposition, mais comme deux routes convergentes vers une unique vérité, dont elles n'atteignent chacune qu'un aspect. Ni l'une ni l'autre ne peuvent prétendre s'exclure. Elles doivent au contraire s'accorder mutuellement compétence dans leurs domaines respectifs et liberté dans leurs méthodes. Animé de cet esprit, le chrétien peut aborder sans crainte les problèmes que lui posent la science, sa foi n'a rien à y perdre. »

De fait, quand on confronte le texte biblique de la Genèse avec les données de la science actuelle, on constate un accord au sens large : une création dans l'ordre ascendant, qui suit la même ligne générale que l'évolution décrite par la paléontologie. Quant à l'évolution elle-même, si la science la constate, elle ne l'explique pas. Elle ne dit pas d'où vient la vie qui évolue, ni pourquoi la vie s'est dirigée vers ce but suprême qui s'appelle l'homme. Elle ne peut nous dire d'où vient l'intelligence humaine, ni comment s'explique l'éveil de cette intelligence dans le cerveau évolué.

« La pensée immatérielle ne peut naître de la matière, elle n'appartient pas au même ordre. Elle est l'acte d'une âme spirituelle que l'homme a dû recevoir par ailleurs d'une source spirituelle. Sur ce point, nous nous opposons à la philosophie matérialiste, mais nous ne sommes pas en conflit avec la science. »

Et du moment que Dieu créait l'âme,

« pourquoi Dieu n'aurait-il pas pu la créer dans l'état de justice originelle et y ajouter par surcroît les dons préternaturels ? »

Quant au problème du péché originel et de la rédemption, il se poserait si le polygénisme était démontré :

« Or, il ne l'est pas du tout. Nombreux sont, au con-

taire, de nos jours, les savants qui rejettent le polygénisme comme dépourvu de fondement sérieux et qui soutiennent comme beaucoup mieux appuyé scientifiquement le « monogénisme », c'est-à-dire l'unité de l'espèce humaine. »

Il est inutile de soulever une question qui n'est pas encore formulée par la science et ne le sera peut-être jamais.

« La seule attitude qui convienne au chrétien est donc d'attendre que la science se soit prononcée. »

Nul doute que si la question se posait un jour, le dogme pourrait sans peine être mis hors de cause. Concluons donc en toute sérénité : « En somme, la science et la foi s'accordent, à condition de les bien distinguer et de ne demander à chacune d'elles que ce qui relève de sa compétence. »

IX

A signaler pour finir, quelques études fort savantes parues dans la *Revue d'Histoire ecclésiastique* de Louvain (vol. XLII, n^{os} 3-4, de 1947).

D'abord, du P. Galtier, dont on sait la compétence dans le domaine de l'histoire du sacrement de Pénitence : *La date de la Didascalie des Apôtres*. Il établit avec force que ce document si précieux remonte à la première moitié du III^e siècle, et qu'il est antérieur à la querelle novatienne. Conclusion d'une grande importance, pour établir l'usage du pouvoir des clés dans l'Eglise, dans le sens d'une indulgence croissante, en dépit de certains rigoristes du genre de Tertullien.

En second lieu, forte étude de C. Dereine, sur *Les Origines de Prémontré*. Contrairement à ce qui a été admis par des historiens de valeur, tels que Hauck et Fliche, il est inexact que le pape Calixte II ait refusé de renouveler à S. Norbert la permission de prêcher que lui avait accordée le pape Gélase II. Etude très serrée d'après les sources.

Enfin, de H. Glæsener : *Un mariage fertile en conséquences* : il s'agit de celui de Godefroy le Barbu, duc de Basse-Lorraine et grand-père de Godefroy de Bouillon, avec Béatrice de Toscane, la mère de la célèbre comtesse Mathilde.

L. CRISTIANI.

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Nos avis sont partagés au sujet du cas de conscience suivant : Une célibataire de 38 ans avait fait le vœu de se faire religieuse si son frère gravement malade, guérissait. De fait, ce dernier guérit. La demoiselle n'a pas accompli son vœu. Quelque temps après, son frère retombe malade et meurt. Trouble profond de la demoiselle, qui se demande si cette mort n'est pas une punition de Dieu. Or bien des choses s'opposent à cette entrée dans la vie religieuse : cette personne est à la tête d'une propriété considérable et d'un commerce très important. Elle est seule avec sa mère âgée de 66 ans. Ce serait cruel de la quitter. Que faut-il faire ? Comment annuler son vœu, si vœu il y a vraiment, et que doit-elle faire en compensation ? Ce vœu elle l'a simplement exprimé à Dieu dans une prière. Aucun prêtre ne l'a reçu et ne l'a approuvé.

Qu'en pense l'*Ami* ?

R. — Il paraît bien que cette personne a vraiment émis un vœu, et non une simple résolution, et qu'elle l'a émis validement. Notons tout d'abord qu'il n'est nullement nécessaire pour la validité du vœu, comme notre correspondant semble le supposer, « qu'il soit reçu par un prêtre et approuvé par lui ». Il suffit qu'il soit proféré intérieurement, en connaissance de cause et avec un parfait consentement. Il ne s'agit pas d'ailleurs, ici, d'une connaissance scientifique, comme peut l'avoir un théologien : pour qu'une personne fasse vraiment un vœu, il est seulement requis qu'elle comprenne l'importance de son engagement, en le distinguant pratiquement d'une simple résolution, qu'elle veuille se lier par une obligation nouvelle envers Dieu, en se rendant compte que si elle y manque, elle se rendra coupable d'un péché spécial. A moins de preuves du contraire, on doit supposer qu'une personne de 38 ans, sans doute suffisamment instruite de sa religion, dans les circonstances douloureuses où elle a pris son engagement, a bien voulu faire un vœu proprement dit ; dans les heures d'épreuve, c'est une des formes les plus naturelles par lesquelles l'homme s'efforce d'obtenir le secours divin.

D'autre part, on ne peut dire que cette personne ignorait ce à quoi elle s'engageait : elle connaissait certainement, au moins « in confuso », la nature de la vie religieuse, les sacrifices qu'elle entraîne tant pour y entrer que pour y demeurer : on ne voit donc pas que son vœu ait pu, en lui-même, être vicié par une erreur substantielle sur l'objet voué. Pas plus qu'il ne l'a été par l'émotion causée par la maladie de son frère : une telle émotion ne détruit pas la liberté nécessaire ; beaucoup de vœux sont faits sous l'influence d'une émotion, de la crainte d'un mal imminent, et cependant, on ne doute pas de leur validité, à moins qu'on ne puisse, au moins probablement, démontrer, que la réflexion a manqué à tel point qu'il n'y a pas eu d'acte humain ou du moins pleinement humain.

Il y a donc certitude morale, au moins forte présomption, que la demoiselle a bien émis un vœu et l'a émis validement, avec la connaissance et la liberté requise. Si cependant, en toute loyauté, l'intéressée ou ceux qui la connaissent bien, avaient des raisons sérieuses de penser autrement, le vœu serait douteux et, avec de bons auteurs, on pourrait conclure pratiquement qu'il n'oblige pas : mieux vaudrait pourtant alors recourir à une dispense ou à une commutation en règle, *ad cautelam*.

Mais la question qui se pose maintenant est celle-ci : après la mort de son frère, et étant données les difficultés qui se présentent actuellement et semblent s'opposer à une entrée en religion, la jeune fille est-elle encore tenue par son vœu ?

Nous ne pensons pas que les difficultés invoquées, par elles-mêmes, (indépendamment d'une considération que nous développerons dans la suite) excusent de l'obligation d'exécuter un vœu qui serait certainement valide. D'abord sont-elles tellement insurmontables ? Les biens et le commerce en question ne pourraient-ils être convenablement gérés par d'autres ? Sa présence auprès de sa mère, tout en étant utile et agréable à celle-ci,

est-elle vraiment moralement nécessaire, indispensable ? N'oublions pas que l'entrée en religion comporte nécessairement des sacrifices, parfois fort douloureux : « *Qui reliquerit domum... vel matrem...* » dit le Seigneur, en parlant de ceux qui veulent le suivre de plus près. En admettant même que ces difficultés soient pratiquement insurmontables, n'y aurait-il, à ne considérer que ces difficultés en elles-mêmes, excuse suffisante de l'obligation de remplir le vœu ? Cela ne nous paraît pas certain. Il y aurait cependant une raison de demander et d'accorder dispense ou commutation.

Mais, pourrait-on objecter, la jeune fille n'est-elle pas libérée de son vœu par la mort de son frère ? Son vœu, en effet, était conditionnel : elle ne voulait s'engager à entrer en religion que si son frère survivait : or il est mort... Ce raisonnement serait exact si effectivement le jeune homme était mort de la maladie qui a été l'occasion de la promesse de sa sœur, après une simple apparence de guérison tout à fait momentanée et trompeuse. Si des gens compétents, et particulièrement un médecin sérieux l'affirmaient ou au moins le considéraient comme solidement probable, le vœu cesserait « *deficiente conditione* ». Mais, à ne considérer que ce qui nous est dit, il ne semble pas qu'il en soit ainsi : la réflexion et le trouble de la jeune fille qui « se demande si cette mort n'est pas une punition du Bon Dieu » semblent bien indiquer que son frère a bien guéri de la maladie grave qui inquiétait son entourage, et que c'est d'une autre maladie, ou au moins d'un danger vraiment différent, qu'il est mort « quelque temps après ». S'il en est ainsi, la condition posée, « guérison du frère » a bien été réalisée : la mort subséquente n'y change rien.

Il est vrai que la mort du frère peut être considérée, non plus en elle-même, mais en ses conséquences : et il y a place ici à une remarque importante. Si c'est, en effet, par suite de ce décès que sont nées les circonstances qui rendent difficile l'entrée en religion, la chose mérite attention. Si le jeune homme devait prendre en main les intérêts commerciaux et familiaux dont on nous parle, s'il devait tenir compagnie à sa mère et la soutenir dans sa vieillesse, on comprend que la jeune fille ait pu s'engager à entrer en religion, sans s'inquiéter de l'avenir familial. Ce qui le fait penser c'est qu'elle envisageait la vie religieuse, seulement dans le cas où son frère guérirait. Mais maintenant elle doit remplir le rôle que celui-ci aurait tenu. Les choses ne sont-elles pas alors substantiellement changées ? ou au moins d'une manière telle, que si la sœur avait prévu l'événement malheureux, survenant même après une première guérison, elle n'aurait pas émis son vœu ? « *Superveniente circumstantia non prævisa, qua votum onerosius redditur, materia voti fit diversa, quam promissa* » écrit S. Thomas (In IV Sent., D. 38, q. 1, a. 3, ad 1), et S. Alphonse en déduit cette conclusion pratique : « *Id liberare a voti obligatione quod, si a principio notum fuisset, eum fieri impedivisset* » (III, 226). Principes à manier avec prudence sans doute, mais qui semblent bien s'appliquer au cas que nous étudions. Ainsi l'obligation du vœu cesse « *ab intrinseco* », « *ex mutatione substantiali materiæ* », selon l'expression du canon 1311. Encore faut-il, pour arriver à cette conclusion, que les choses soient telles que nous les avons supposées, c'est-à-dire qu'en réalité, c'est la mort du frère qui a changé ainsi les circonstances.

D'après toutes ces considérations, on voit comment agir pratiquement. Si certaines hypothèses que nous avons envisagées (vœu douteux, condition non effectuée, changement substantiel de la matière du vœu) sont réalisées, il n'y a pas d'obligation d'exécuter le vœu. De toutes manières, il y a dans le cas, motifs suffisants pour solliciter de l'autorité compétente, dispense ou au moins commutation. Nous conseillons de le faire « *ad cautelam* » et pour la tranquillité de la conscience. Il n'est pas nécessaire de recourir à Rome, car il ne s'agit pas d'un vœu réservé (seul est réservé le vœu, non conditionnel, d'entrer dans une religion à vœux solennels, et ce n'est pas le cas). Il faudra s'adresser à l'Ordinaire (canons 1313 et 1314). Celui-ci jugera s'il y a lieu de dispenser purement et simplement ou plutôt de commuter en une autre œuvre moins difficile, comme serait la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Notons que, en tant que tels, ni le curé, ni le confesseur n'ont le pouvoir de dispenser ou de commuer, à moins que d'une manière expresse ils n'en aient reçu délégation du St-Siège ou de leur Ordinaire, ou qu'ils se trouvent dans le cas des canons 1044 et 1045, § 3.

Ajoutons enfin que nous ne touchons pas ici la question d'une vocation religieuse qui s'affirmerait indépendamment de tout vœu. Remarquons seulement que si de bons juges estiment que la jeune fille a peu d'aptitudes pour la vie religieuse, ce peut être une raison de plus d'accorder dispense ou commutation du vœu.

J. L.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

G. JORRÉ. — **L'U. R. S. S., la Terre et les Hommes.** — In-8 de 403 p., 36 fig., 16 pl. — Paris, Société d'Editions françaises et internationales (Collection Géographie du Monde), 1946.

P. GEORGE. — **U. R. S. S., Haute Asie, Iran.** — In-8 de XVI-534 p., 51 fig., 16 pl. — Paris, Presses Universitaires de France (Collection Orbis), 1947.

Deux gros livres de géographie, deux livres scientifiques, sereins, écrits par des spécialistes viennent de paraître. Ils nous permettent, après tant d'ouvrages passionnés, animés d'amour ou de haine de nous faire une idée de cette sixième partie du monde qu'est devenue la Russie avec ses possessions asiatiques. Il ne s'agit pas, ici, de régime politique, il s'agit d'étudier, autant qu'on le peut, ce pays mystérieux et fermé mais vivant et actif. Peut-être certaines illusions tenaces trouveront-elles dans ces deux livres la preuve de leur fausseté. Avant de vouloi juger, il faut essayer de connaître et de comprendre

Nous avons lu sur la géographie physique de ces vastes terres les pages brèves et denses de M. Jorré, les longs et solides exposés de M. George. Ils intéressent non seulement les spécialistes, mais encore tous les honnêtes gens de France pour qui la Russie ressemble trop souvent